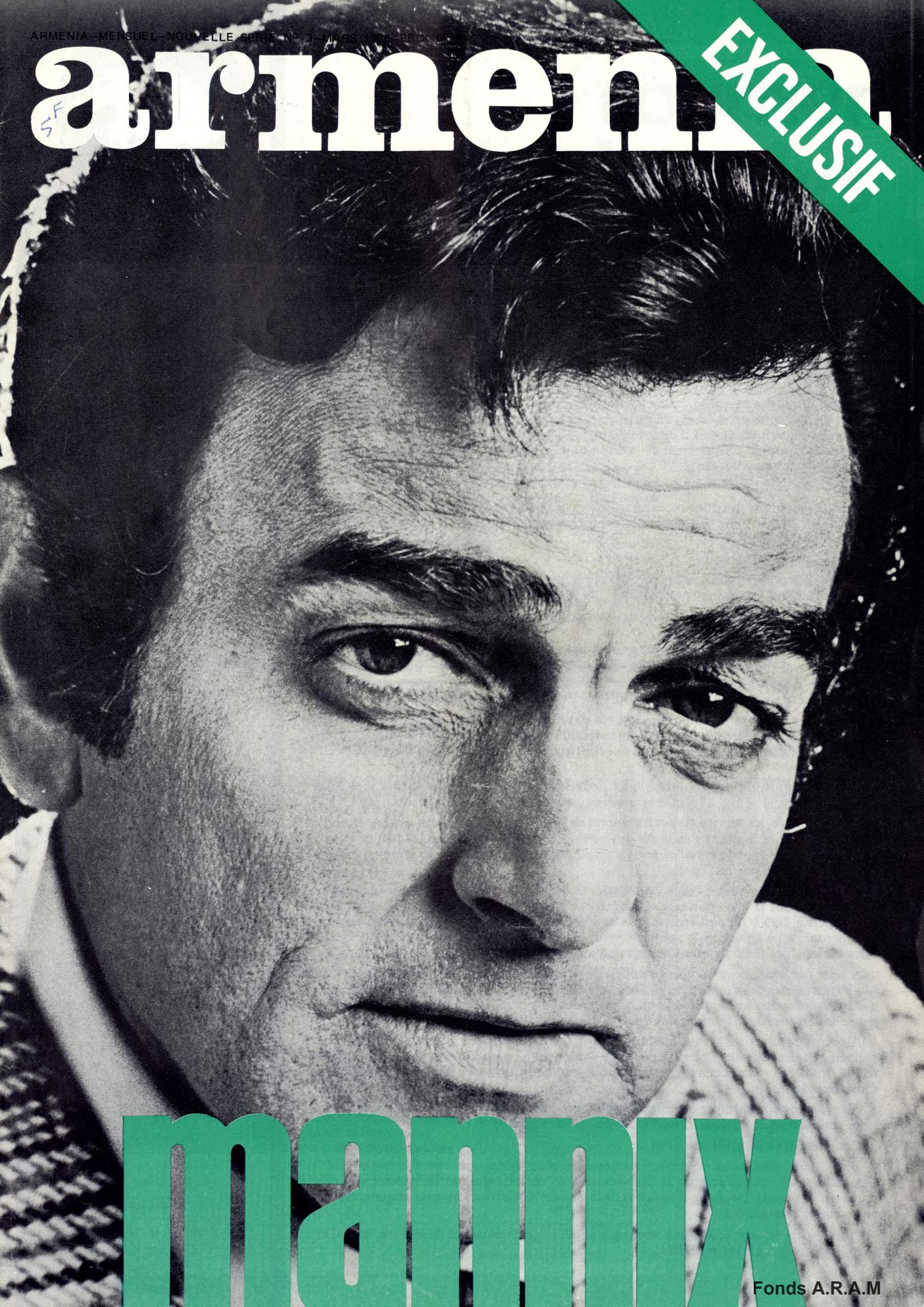


ARMENIA - MENSUEL - NOUVELLE SÉRIE - N° 3 - 1795 - 1972 - 1973

armenia

EXCLUSIF



mannix

Fonds A.R.A.M

éditorial

Par Jacques Cassabalian

Il y a quelques mois, j'assistais, en notre belle église du Prado, aux obsèques de la mère d'un ami.

Notre liturgie des morts est belle et émouvante, et la vue de ces gens, tout à l'heure séparés par de multiples problèmes, unis maintenant dans une même pensée, dans le même recueillement, créait un climat d'intense dignité.

Et pendant tout le déroulement de la cérémonie, je ne cessais de penser à cette union sacrée réalisée spontanément.

Hélas, ce n'était qu'une apparence !

Lecture étant faite des dons reçus en mémoire de la défunte, le parti pris délibéré de leur destination dévoilait une fois encore la profonde cassure divisant la communauté arménienne de Marseille.

Mais, ai-je bien entendu ?

« 50 Francs pour l'Eglise du Prado, 50 Francs pour chacun des journaux Haratch, Achkar, Hartanang, 50 Francs pour la JAF, 50 Francs pour le Nor Seround... ».

C'est le mari de la défunte, connu de tous pour l'intransigeance de ses idées politiques qui vient de rompre le maléfice.

Très sensibilisé par l'épreuve qui l'accable, il a vu et réalisé que, parmi les gens sincèrement émus qui l'entourent, des personnes avec qui il a eu souvent des discussions acharnées, assez violentes parfois, oubliant les querelles d'antan, étaient venues spontanément lui témoigner leur profonde compassion.

Lui aussi a voulu taire ses préjugés. Il n'a pas fait de discriminations parmi les diverses organisations arméniennes puisque toutes œuvrent pour le même but : la survie de notre langue et de notre culture, même si parmi elles quelques-unes ont des opinions différentes des siennes.

Cette histoire véridique montre à quel point les Arméniens, lorsqu'ils sont sensibilisés par un événement grave, savent être généreux et conscients de leur devoir.

Chaque année, les survivants des massacres de 1915, se mobilisent pour que justice soit enfin rendue à leurs morts. Ils sont déterminés à poursuivre leur action jusqu'à ce que soit condamné par le monde entier et par les responsables en particulier, le premier génocide du siècle perpétré par les Turcs.

Cette année, aux quatre coins du monde, là où vivent des Arméniens, des cérémonies commémoreront le 60^e anniversaire de cette page tragique de notre histoire. Répondant aux appels à l'UNION des Trois Partis et de notre Catholicos, S.S. VASKEN Ier, nous évoquerons, tous unis dans la même ferveur, le souvenir des vieillards égorgés, des jeunes filles violées, des femmes éventrées, des enfants crucifiés.

A cette occasion, nous sommes en droit de penser que la même étincelle de patriotisme qui s'était déclenchée lors de la célébration du 50^e anniversaire, jaillira une fois encore dans tous les cœurs provoquant l'union sacrée de tous, en faisant taire les convenances personnelles au profit de l'intérêt national.

Alors, nous pourrions revoir, comme en 1965, toutes les associations arméniennes fraternellement unies dans une même ferveur, et comme une apothéose, les jeunes du Nord Séround donner la main à ceux de la JAF pour maintenir un ordre parfait dans cette grandiose manifestation.

Alors, qui oserait rompre ou entraver cette union, se mettrait lui-même au ban de la nation, renié de tous, quelque raison qu'il puisse invoquer.

Comment n'en serait-il pas ainsi ?

Tous, tant que nous sommes, Arméniens, mes frères, ne sommes-nous pas les descendants de ces victimes de la barbarie turque, de ceux qui ont été exécutés, non pas parce qu'ils étaient Dachnag, Hentchag, Ramgavar, Grégoriens ou catholiques, cela n'avait aucune importance !

Pour les Turcs, leur seul crime impardonnable et qu'ils payaient de leur vie, était d'être tout simplement ARMÉNIENS !



ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRESIDENT

Jean Kabrielian

VICE-PRESIDENT

Dr. J. Tarpinian

SECRETARE

Colette Outouzian

TRESORIER

Jacques Cassabalian

MEMBRES

Aram Chehiguian
Artakin Hagopian
Ohan Hekimian

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

REDACTEUR EN CHEF

André Guironnet

REDACTEURS

Jean Marie Alibert
Garo Poladian
Raymond Chehiguian
Marcel Démirdjian
Varoujan Arzoumanian

RELATIONS EXTERIEURES ET PUBLICITE

Jean Kabrielian

PROMOTION VENTE ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian
Artakin Hagopian

GESTION

Ohan Hekimian

MAQUETTE

Varoujan Arzoumanian

IMPRIMERIE

Esmenjaud-Lafon
Chemin Aires. Gardanne

ABONNEMENTS

2, place de Gueydan
13120 Gardanne
Tél. 22.43.41

Tarifs/10 Fonds A.R.F.A.M

courrier des lecteurs

SIGNATURES OU PAS ?

Comme vous avez pu le remarquer dans le dernier numéro d'Arménia, les lettres publiées au courrier ne sont suivies que des initiales des auteurs.

A partir du prochain numéro nous envisageons de reproduire intégralement les signatures. Les lecteurs qui souhaiteraient garder l'anonymat sont priés de l'indiquer dans leurs lettres.

L'ARMENIEN DANS LES LYCEES

J'ai lu avec attention votre article dans Arménia. Je me suis sentie visée.

J'ai 47 ans, fille d'un homme dont on pouvait dire qu'il avait une culture arménienne. C'est vrai que je suis mal à l'aise de ne pas savoir l'arménien, et j'en souffre. Pourquoi je ne l'ai pas appris ? A l'âge où l'on étudie, nous avions les Allemands en France, nous étions en guerre, notre devoir était aussi de donner notre contribution avec nos amis les français ; ainsi sont restées inachevées bien d'autres connaissances que j'aurais pu acquérir.

J'ai eu dernièrement une conversation avec Mme Mélinée Manouchian, lors de la signature de son livre à Vienne « Manouchian ». Maintenant que j'ai élevé ma petite famille, je veux apprendre ma langue maternelle pour pouvoir lire les livres que mon père me laissa. Elle me mit entre les mains l'Anthologie de Rouben Mélik, pour connaître une telle culture en arménien, « il te faut vivre encore autant ».

Et c'est vrai. Je suis heureuse pourtant de lire ces vers en français, tout en sentant une émotion arménienne vibrer en moi.

Merci encore à Monsieur Mélik pour la réalisation de cette œuvre.

Bien, il faut tout de même résoudre notre problème de langue.

Voilà ce que je propose pour faciliter la propagation pratique et rapide pour notre jeunesse.

Que la langue arménienne soit admise dans les lycées et au Bac.

Pourquoi cette formule ?

Parce que j'ai remarqué que les petits italiens, espagnols, dès leur entrée au lycée choisissent leur langue puisque choisis leur est donné. Ainsi l'emploi du temps, programme s'adapteront avec d'autres disciplines telles que sport et musique.

Cet argent qui se dépensera pour la construction d'une ou deux ou trois écoles en France ne serait pas aussi efficace pour la propagation de la langue arménienne à mon point de vue.

On peut très bien demander des professeurs en Arménie, s'il n'y en a pas en France, au même titre qu'anglais, allemand, etc...

Ainsi vous aurez une intégration complète. Bien entendu, pour l'élaboration de ce sujet, je crois savoir que nous avons en France une bonne masse digne et capable.

Recevez, Monsieur, mes salutations arméniennes.

Mme J.P.
38200 Vienne.

Chère madame, votre lettre appelle plusieurs commentaires : — il est exact et fréquent que lorsque la situation est enfin assise et la petite famille élevée, on se penche sur ses origines et comme dit un arménien célèbre « je les vois tous revenir à quarante berges : ah ! si j'avais ap-

pris l'arménien ; ah ! si j'avais pris le temps de m'intéresser à la culture arménienne ». Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire !

— L'Anthologie de Rouben Mélik est effectivement un monument sur la poésie et la littérature arménienne, mais il serait évidemment préférable de lire toutes ces œuvres dans la langue originale.

— votre proposition pour répandre l'étude de la langue arménienne anticipe sur l'une de nos prochaines rubriques. En effet, notre Directeur, Ohan Hekimian, qui est très sensibilisé par ce problème de langue envisage de lancer très bientôt une grande enquête sur ce sujet parmi nos lecteurs. Votre lettre sera la première inscrite au dossier.

— une petite satisfaction pour notre journal : que notre article vous ait aidé à prendre conscience de vos lacunes et vous ait amené à réagir.

A PROPOS DE CHYPRE

Je tiens à vous dire ma satisfaction de voir réapparaître Arménia, au contenu très intéressant, une revue faite par vous, les jeunes qui n'oubliez pas vos origines.

Permettez moi toutefois de vous mettre en garde au sujet de l'article sur Chypre (N° 1) où le signataire, Kildjian, épouse trop étroitement à mon sens, la thèse des Chypriotes Grecs. Je crois qu'il ne faut pas oublier l'origine de l'affaire : ce sont les militaires Grecs d'Athènes qui ont voulu changer le gouvernement de Chypre, ce qui d'ailleurs a causé leur chute. Et pour une fois le gouvernement turc a eu raison de faire cette intervention ; quant aux atrocités à Chypre, je crois bien que les Grecs ne se sont pas montrés « inférieurs » aux Turcs là-bas. Alors, attention ! Il ne

faudrait pas nous montrer solidaires des Grecs.

E.S.
84000 Avignon

Il ne faut pas oublier non plus que la première bombe turque a détruit une école arménienne. Pour une fois...

BONS SOUHAITS

Je remercie les responsables d'Arménia de leur attention et je les prie de recevoir de la part de la « Quatra » un bouquet de bons souhaits pour chaque numéro.

G.A.H.
75007 Paris

COLLABORATION

Félicitations pour votre participation active à l'élaboration de la revue Arménia. Veuillez accepter ma collaboration éventuelle dans la mesure où elle pourra vous être utile.

Aram Kévorkian
Juriste International
Paris - New-York

VIF PLAISIR

Toutes mes félicitations pour votre nouvelle série « Arménia » que j'ai parcourue avec un vif plaisir.

Tous mes vœux de prospérité.

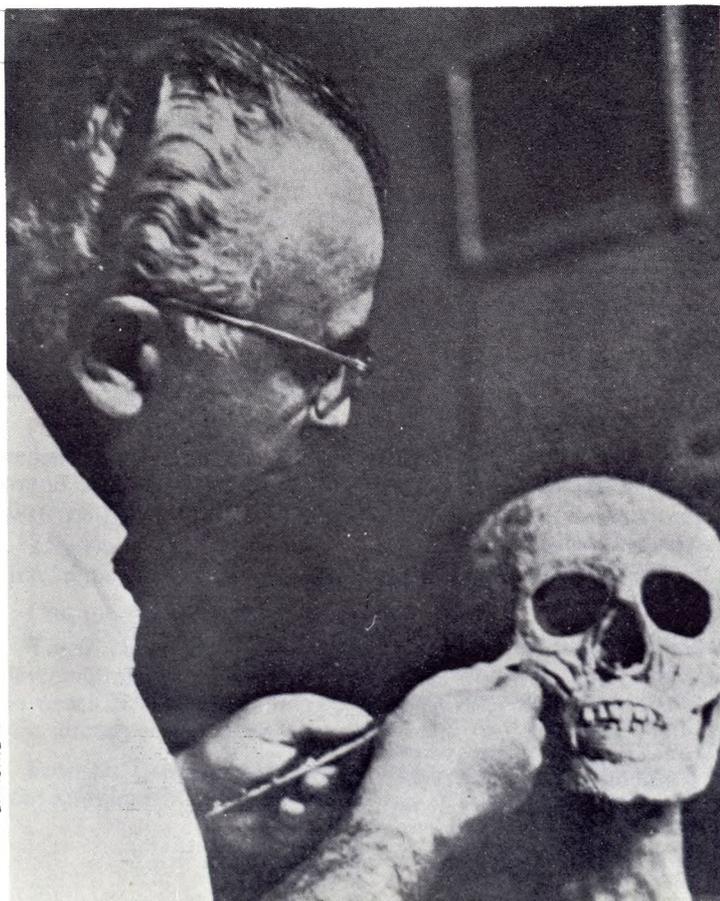
Mme R.D.
06160 Juan-les-Pins

6000 ANS APRES

LE PORTRAIT-ROBOT D'UN HOMME ayant vécu dans les Monts d'Arménie, au début du 4e millénaire avant J.-C. a été exécuté par un chirurgien d'Erevan, le Dr Andrannik Djagarian, d'après un crâne humain trouvé dans les fouilles, a annoncé, vendredi, l'Agence Tass.

Il s'agit, selon Tass, d'un portrait très ressemblant, car la méthode de reconstitution des traits du visage d'après l'ossature de la boîte crânienne, mise au point par le Dr Djagarian, a été testée par des... criminologistes. En effet, la police d'Erevan a fourni au Dr Djagarian le crâne d'un défunt dont elle possédait la photographie et le savant a fourni un portrait robot « ressemblant jusqu'aux plus petits détails », assure l'Agence Tass.

(Ouest-France - 10 avril)



VISAGES DU PASSE

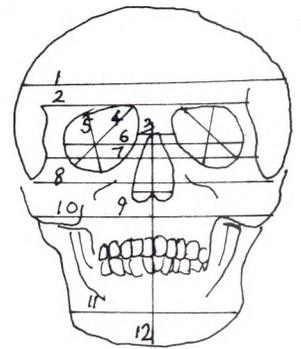
L'année n'a que peu d'importance dans l'histoire que nous allons rapporter. Ce qui compte ici c'est le personnage et le rêve singulier qui l'habitait. Un rêve fou : restituer aux hommes leurs visages perdus, effacés de la mémoire humaine inconnus. Un jour le professeur Andrannik Djagarian s'arrêta devant une vitrine du musée de Beyrouth sans parvenir à s'en détacher. Ces crânes disposés là, sans ordres, le fascinaient. Des arméniens massacrés en 1915 par les Turcs... Mais qui étaient-ils ? Le saurait-on jamais ? Pauvres reliques d'un immense massacre qui amena la moitié d'un peuple à pleurer l'autre.

Ce n'était pas la première fois que le professeur Djagarian s'irritait contre lui-même, surtout quand il se prenait à imaginer des traits, un profil que rien n'avait retenu. Et sans rien, que faire ? Sinon rêver et travailler pour donner au rêve sa réalité, y tendre tout au moins. Le professeur Djagarian persévé-

rait dans l'étude des crânes qu'il découvrait. Découvertes quelquefois bouleversantes. Ainsi ce crâne Ouriti que le professeur nous a montré. Il présente à une dizaine de centimètres de la tempe gauche un trou d'une taille comparable à celui d'une pièce de 5 francs. réalisé à l'aide d'une pierre obsidienne. Le professeur Djagarian est catégorique. Ce crâne, qu'il tient à la main datant de l'âge de bronze a subi l'opération de trépanation. La trépanation il y a plus de 4.000 ans ! Nous avons eu d'ailleurs l'occasion d'examiner un autre crâne également perforé mais celui-là a conservé le morceau d'os aux bords arrondis que les chirurgiens de l'époque ont inséré dans le trou pour en bouché l'orifice.

C'est à peu près à l'époque de ces découvertes que le professeur Djagarian entreprit de donner à ces ossements, retrouvés au fond du lac Sevan, des visages. Et l'on vint de loin contempler l'allure que pouvaient avoir les peuplades qui vivaient alors en Arménie. Nul ne songeait évidemment à contester ou à refuser le visage donné à la reine Dinar ou à tel chef d'armes Ouriti, morts voilà 4.000 ans au moins. Mais bien des savants témoignèrent d'un certain scepticisme à l'égard des travaux du professeur. Sans doute lui reconnaissaient-ils le droit de modeler des visages et d'en montrer autant qu'il en voudrait. Après tout, cela ne nuisait à personne, mais n'y avait-il pas abus et mieux, supercherie à prétendre que ces visages étaient bien ceux des personnages reconstitués ?

Des savants vinrent voir. Enquêtèrent et, dans le secret, 40 d'entre eux imaginèrent une expérience qui couperait court à la carrière du professeur Djagarian : selon la réponse qu'il saurait donner à l'examen auquel ils allaient le soumettre. Un examen redoutable, le plus sévère que le professeur Djagarian ait affronté au cours de sa carrière. Voici en quoi il consista : un moule fut fait du visage d'une personne morte à Moscou. Trois ans après ce crâne était exhumé, cassé en morceaux et déposé, sans autre forme de procès, sur la table du savant. Il lui restait à reconstituer le crâne et le visage. La suite il l'imaginait aisément. On se gausserait de la moindre de ses erreurs sans lui faire grâce de rien. Le professeur Djagarian était assez avisé pour imaginer ce qui se passerait quand il produirait son visage. On lui opposerait alors l'original et tout se jouerait à cet instant. Absolu-



à travers la presse

ment tout... Rude moment que celui où il montra son ouvrage terminé sans savoir ce qu'on allait lui opposer... Un masque. Et il dissimula mal l'émotion qui le saisit quand il vit que ce masque coïncidait très exactement avec ce qu'il avait fait. Il le savait bien sûr, mais le constater, le vérifier en même temps que les savants bouleversés et admiratifs devant l'essai réussi c'est un de ces moments que l'on savoure dans l'existence, dont on se souvient. C'était en 1972.

Depuis le professeur Djagarian continue. Et dans son atelier où le bureau occupe une très petite place, les visages garnissent les murs cependant que le professeur carresse un autre rêve : formuler les lois mathématiques fondées sur des recherches et des calculs portant sur des êtres humains pris à des âges différents et les confier à des ordinateurs qui fourniraient la réponse chaque fois qu'il s'agirait de retrouver des visages. Et à les regarder, à notre tout, nous pourrions aussi rêver... tout éveillés.

A l'Imanach 1975 de
« L'Humanité »
Roland MICHEL

EXCLUSIONS

Trois personnalités d'Arménie ont été « exclues du comité central du parti communiste d'Arménie », à l'issue du plénum du parti de cette république soviétique qui s'est réuni à Erivan les 30 et 31 janvier. Aucune raison n'est officiellement ou officieusement avancée pour justifier les exclusions de MM. Korun Roukhikian, ancien ministre du commerce, Tzolako Khatcatrian, et G. Saakian. D'autre part, M. Grant Boskian anciennement chef de la section de l'organisation du travail, du parti communiste d'Arménie, a été élu secrétaire et membre du bureau politique.

(Le Monde - 4 février 75)

L'AIDE AMERICAINE A LA TURQUIE

Ankara — Porteur du message d'un Henry Kissinger « navré », M. William Macomber, ambassadeur des Etats-Unis à Ankara, s'est rendu le 4 février au ministère turc des affaires étrangères pour annoncer que les ventes d'armement et, d'une manière plus générale, l'aide militaire à la Turquie prendraient fin le 5 février. Après avoir assisté à la réunion extraordinaire du conseil national de sécurité (composé de civils et de militaires), M. Irmak, premier ministre, a déclaré que la décision du Congrès américain amènerait la Turquie à réexaminer sa contribution à la défense collective de l'OTAN.

Aux yeux du chef du gouvernement, l'aide américaine n'est ni une « faveur » ni un « Cadeau » que l'on donne ou que l'on reprend à tout moment, mais découle des obligations d'une alliance défensive. Le premier ministre turc a indiqué que la Turquie a accueilli la décision des Etats-Unis avec un « profond regret » : « le Congrès américain a commis une grande erreur en confondant l'aide militaire avec la question de Chypre. La décision du Congrès pourrait produire des effets inverses de ce que l'on attendait. Elle va rendre nécessaire une réorganisation de participation à l'alliance défensive ».

Le chef du gouvernement d'Ankara estime qu'un « réexamen » va s'imposer dans la coopération entre la Turquie et les Etats-Unis au sein de l'OTAN.

Tout en déclarant qu'il n'est pas question pour la Turquie de se retirer de l'organisation militaire du traité atlantique, M. Irmak a affirmé que son pays ne voit désormais aucun intérêt à la poursuite de négociations avec Washington sur les accords de défense. La Turquie a-t-il indiqué, procédera à des rajustements ou à des révisions des accords bilatéraux déjà en vigueur.

Le quotidien Cumhuriyet croit savoir que le gouvernement aurait déjà arrêté une liste de mesures de rétorsion. La fermeture de certains établissements ou de bases américaines en Turquie, serait envisagée.

Il serait également question qu'Ankara « débranche » le « Early warning » (système d'alarme) dont la base américaine de Pirinlik, près de Diyarbakir est équipée (...)

(...) Les sentiments anti-américains de la population risquent de se développer. L'opinion n'a pas encore oublié la lettre du président Johnson adressée en 1964 au président du conseil de l'époque, M. Inonu, le sommant de ne pas intervenir militairement à Chypre. Dix ans plus tard, les Turcs ont été choqués par les menaces de Washington de suspendre son aide en cas de reprise de la culture du pavot.

L'aide militaire américaine s'est élevée, depuis l'adhésion de la Turquie à l'OTAN, en 1952, à 4 milliards de dollars. Elle était de l'ordre d'une centaine de millions de dollars en 1969 ; en 1973, elle était tombée à 60 millions de dollars. L'année dernière, sur les 100 millions de dollars initialement prévus 64 seulement ont été accordés, en signe de protestation contre l'intervention turque à Chypre. Washington avait, en outre, promis 75 millions de dollars sous forme de crédits pour l'achat de matériel de guerre, sans compter les 20 millions de dollars prévus pour l'acquisition de Phantom. Huit de ces appareils ont été livrés à ce jour. De même, Ankara s'était récemment porté acquéreur de matériel militaire américain représentant 200 millions de dollars.

Le budget turc pour 1975 s'élève à 108 milliards de livres turques, soit environ 7 milliards de dollars ; comparée à ce chiffre, une aide de 60 millions de dollars, dit-on à Ankara, n'est pas considérable.

Après la suspension de la vente d'armements américains, la Turquie s'appête à chercher d'autres fournisseurs et à développer son industrie d'armement. Une interview accordée récemment par M. Sauvagnargues au journal Milliyet, et publiée le 3 février, a retenu l'attention. Le ministre français y déclarait notamment : « Il est bien évident que nous n'aurions aucune objection de principe à la cession de matériel militaire à un pays ami et allié comme la Turquie. Si nos entreprises étaient sollicitées, j'imagine qu'elles apporteraient tous leurs soins à répondre aux vœux de leurs interlocuteurs ».

Ankara pourrait aussi s'adresser à l'Allemagne Fédérale et à la Libye. Il n'est pas impossible que l'Italie et la Suède soient également sollicitées.

Certains observateurs pensent d'autre part que la Turquie, tout en restant membre de l'OTAN, pourrait reprendre en considération la proposition soviétique de conclure un pacte de non-agression entre les deux pays.

Formulée par M. Podgorny lors d'une visite officielle effectuée à Ankara en avril 1972, la proposition, avait été, à l'époque, repoussée par les dirigeants turcs.

Cependant, certains croient savoir que Washington essaierait de passer outre à la décision du Congrès en faisant livrer à la Turquie de l'armement par le truchement de pays tiers. S'il tel n'était pas le cas, l'aile orientale du pacte atlantique serait sérieusement menacée par d'éventuelles mesures de rétorsion prises par la Turquie.

ARTUN UNSAL
(Le Monde - 6 février).

.NANCY.

BIJOUTERIE-HORLOGERIE

CONCESSIONNAIRE ETERNA-LONGINES TISSOT-CITIZEN

Centre Commercial Barnéoud
Bt. B — Plan de Campagne
Tél. 02.73.61 (poste 287)
13480 CABRIES

10 % de remise supplémentaire sur présentation d'Arménia N° 3

TRANSIT ET TRANSPORTS

Agence en douane
air - mer - fer

MAISON FRANGULIAN

agrée en douane N° 793

Tél. 91.24.98

CCP : Marseille 3243-51
RC : Marseille 55 A 1419

32, rue de la République
MARSEILLE



RENAULT

SOCIETE NOUVELLE AUTO COURS JULIEN

S.A.R.L. au cap. de 30.000 F

MECANIQUE GENERALE CARROSSERIE

48, Cours Julien
13006 MARSEILLE

R.C. Mars. 74 B 305
Tél. 48.54.54 et 48.03.12

SERGE MALOUMIAN EST MORT

La télévision française avait programmé récemment et à de nombreuses reprises les films réalisés par Serge Maloumian « La France vue du ciel » qui montraient toutes les belles régions de France, de l'Aquitaine à la Champagne et de la Provence à la Picardie. C'était à la fois instructif, poétique et parfois anecdotique.

Spécialisé dans les vues aériennes, il avait aussi réalisé les principales séquences du film de Lamorisse « Le Ballon Rouge ».

Né à Athènes en 1923, il est venu encore tout jeune en France. Pendant la guerre de 39-45, il est parachutiste, il sera fait officier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre 39-45.

Il reposera dans le caveau familial à Esvres, en Touraine cette région qu'il aimait tant.

MATINEE RECREATIVE A CANNES

Le 12 janvier dernier, devant une salle comble, se déroula le spectacle composé de poèmes, chants et danses folkloriques, organisé par l'Union des Dames Arméniennes de Cannes-Côte d'Azur, au Casino des fleurs.

M. Bernard Cornut-Gentille député-maire, qui avait tenu à féliciter les organisatrices a, dans une brève allocution mis l'accent sur le plaisir qu'il avait à trouver réunie la communauté arménienne de la région.

Après les déclamations de poèmes, la seconde partie comportait une pièce amusante suivie de chants et de danses, dirigées par le professeur Edouard Bolikian.

Le succès de ce spectacle fut assuré par les élèves de l'école arménienne de Cannes, à laquelle s'étaient joints le Foyer Culturel Arménien de Nice, les jeunes de l'association « Hai-Arinouche » et les élèves de l'école de danse de Marseille.



DEMAIN... UN VILLAGE ARMENIEN

Une idée passionnante circule depuis quelques temps dans les groupements de jeunes Arméniens ; elle consisterait à réaliser un village Arménien, dans le respect de toutes ces caractéristiques aussi bien architecturales que de vie communautaire.

Cependant pour en faciliter la réalisation pratique, la solution d'aménagement d'un village abandonné paraît avoir été adoptée. Le site pressenti se situant dans le Sud de la France.

Les personnes intéressées par cette initiative et connaissant l'existence d'un village abandonné sont priés de bien vouloir communiquer toutes informations à Arménia qui transmettra.

RAS LE BOL DES METHODES DE JJSS

C'est la formule employée par le Docteur Hovnaniian au Congrès du Parti Radical pour manifester son mécontentement devant les procédés employés par le Président actuel du Parti.

Malgré le brouhaha et les efforts des partisans de J.-J. S.-S. pour l'empêcher de s'exprimer il tint tête farouchement : « Vous ne m'aurez pas à l'usure, j'en ai vu d'autres ».

Il n'est pas tendre avec les hommes en place et il attaque dès le début de son intervention « Ce congrès est une caricature, une comédie, une marque de mépris envers les militants. Le parti meurt de l'abus de pouvoir personnel par son président, de l'inexistence d'un bureau national fantôme et « à la botte », de la mise à l'écart du comité directeur, de la violation

répétée des statuts, de la suppression de toute vie dans le parti ».

Et plus tard il convoquait un huissier pour constater la violation des statuts et s'écriait « Nous souhaitons la réunification de la famille radicale, mais celle-ci n'existe plus à cause de Mr. Servan-Schreiber ».

Qui aura raison dans cette querelle intestine ? Pour le moment le Congrès a rejeté la proposition de J.-J. S.-S. tendant à ajouter le terme « Réformateur » à l'appellation actuelle du parti.

Affaire à suivre donc. Et dénouement au prochain congrès à l'automne avec l'expiration du mandat de J.-J. S.-S.

HENRI TACHAN

Le public parisien a pu découvrir les dernières chansons d'Henri Tachan qui a donné une série de récitals du 28 janvier au 8 février au Théâtre de la Ville.

Après un silence de plusieurs années, cet enfant terrible de la chanson française est revenu. Avec un répertoire presque entièrement renouvelé. Et avec un nouveau disque (Polydor. 2401.127 G.U.). On y retrouve quelques titres qui ont actuellement les honneurs des radios et de la télévision. « Je suis v'nu, j'ai vu, j'suis vainu », « Mozart, Beethoven, Schubert et Rossini », « L'a-

mour et l'amitié », « La chasse »... Toutes les paroles sont d'Henri Tachan. Les musiques d'Henri Tachan, de Jean Musy et Jean-Paul Rousseau.

Celui que Brel appelle « le lion » est en train de prendre place parmi les plus grands. Ce n'est que justice, car si hier Tachan ne faisait pas de concession aux mots, aujourd'hui dans sa violence, il vous prend aux tripes et vous cogne au cœur.

AZAD CHEZ BERENGERE

La galerie lyonnaise Béren-gère, 30-32, Cours Vitton, accueillera du 4 mars au 4 avril les dernières œuvres d'Azad, qui avait en 1970, créé les costumes et décors de l'Opéra Anouch.

A l'occasion de cette exposition, Azad présentera pour la première fois une partie de son « Paravent », surprenant discours imagé.



AROUTOUNIAN PAR MAURICE ANDRE

Curieux destin que celui de Maurice André. Issu des tristes mines du Nord de la France, il s'est imposé il y a quelques années comme le plus grand virtuose mondial de la trompette. Promotion d'autant plus étonnante que jusqu'alors la trompette était seulement considérée comme instrument à vent de l'orchestre. Grâce à son extraordinaire technique et à sa grande finesse de jeu, Maurice André a su l'imposer comme instrument soliste à part entière, et cela malgré la pauvreté du répertoire.

Ayant quelque peu épuisé les œuvres et les transcriptions classiques, notamment du XVIIIe Maurice André se tourne maintenant vers les compositeurs contemporains.

C'est ainsi qu'est paru chez Erato (STU 70714), un disque où l'on trouve le concerto de Aroutounian composé en 1950.

Né le 23 Septembre 1920 à Erevan, Aroutounian fit ses études au conservatoire et en 1949 il obtenait le Prix d'Etat. Treize ans plus tard, après avoir contribué aux fêtes solennelles du quarantième anniversaire de l'Arménie par sa cantate « Le dit du peuple arménien », il recevait le titre d'Artiste du Peuple de la République d'Arménie. Aroutounian a porté l'essentiel de ses efforts en direction de l'orchestre (Ouverture de fête, Symphonie) et plus particulièrement des formes concertantes : outre ce concerto pour trompette, deux œuvres pour piano et orchestre, un concerto pour cor, un autre pour vents et orchestre conçu un peu à la manière d'un concerto grosso.



TRES BIENTOT

62, cours Julien

13006 Marseille

restaurant LE CAUCASE

RESTAURANT : LE CAUCASE

Cuisine : française — orientale — arménienne
spécialités de grillades et dejeuner kebab

DRAGEES ROSIERE

FABRIQUE

Vente directe aux consommateurs
Grand choix
Corbeilles de fleurs, Sachets, Cornets, Boîtes...

5, Avenue des Trois Lucs
Saint-Julien
13012 Marseille
Parking Impasse Barthélémy

TOUT L'HABILLEMENT

PALAIS DU VETEMENT

PRET A PORTER — MESURE INDUSTRIELLE
vestes — pantalons — chemiserie — pull-overs

20, rue d'Aix — 13001 Marseille
Tél. 39.18.39

en bref

DOCUMENTI DI ARCHITETTURA ARMENA

Deux nouveaux volumes de la série « Documenti di Architettura Armena » viennent de paraître récemment. Il s'agit d'études sur le monastère de Goshavank et l'église d'Aght'amar. Parmi les ouvrages déjà parus dans cette collection : Haghbat, Khatchkar, Sanahin, S. Thadei'Vank, Amberd, Gheghard, A paraître : S.Stefanos, Ketcharis, Ererouk, Hovhannavank, Thatev, Saghmasavank, Haghartzin, Ani. Cette série des « Documents » est le résultat de missions de travail réalisées en territoire arménien par une équipe d'étudiants de l'Ecole Polytechnique de Milan et présente pour la première fois les principaux exemples de l'architecture arménienne, fournissant pour chaque monument des illustrations photographiques inédites et complètes, et aussi la suite complète des relevés, commentés d'une introduction historique et critique.

Les textes sont réalisés par des professeurs de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Arménie et par des chercheurs Italiens, offrant ainsi un nouveau témoignage de la collaboration culturelle entre les deux pays.

Documenti di Architettura Armena. Volumes 27 x 27 cm de 48 à 124 pages. Textes en Italien et en Anglais. Photographies couleurs et noir et blanc. Relevés, cartes.

Editions ares. 7, via A. Stadivari. 20131 Milano. Italie.

UN LIVRE SUR LA R.S.S. D'ARMENIE

Pour la première fois un ouvrage en langue française présente un panorama complet sur la R.S.S. d'Arménie. Il ne s'agit pas que d'un livre de géographie humaine ou de civilisation. Tous les thèmes y sont abordés, de la climatologie à la géologie sans oublier les Arts, l'Histoire, la démographie et l'économie.

Malgré son caractère spécialisé et les informations très approfondies qu'il contient, cet ouvrage reste d'une lecture facile et passionnante.

1 volume 17 x 22 cm de 262 pages. Illustrations, cartes, statistiques. Prix 17 francs. Editions du Progrès (Moscou).

BAL DE L'UGAB

Samedi 1er février a eu lieu dans les Salons de l'Hôtel Splendid, le traditionnel bal annuel de l'Union Général Arménienne de Bienfaisance. Une nombreuse assistance a participé à cette soirée, joyeuse et pleine de bonne humeur.





Dérénik Démirtchian

DE TROP

Suite

Un brouhaha de voix, coupé de cris et de clameurs, remplissait l'air.

Le vieux sonneur de cloches et toute sa famille n'avaient pu trouver de traîneaux. Il fallait aller à pied. Le vieil homme, dont les joues tremblaient, avait tout à fait perdu la tête, on aurait dit un petit enfant. Sa femme le suivait pas à pas comme une nourrice, le tirant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les voilà partis, sans rien, sans vêtements chauds... Plus loin, un homme se disputait avec un voisin qui voulait soudoyer son voiturier et lui prendre son traîneau. Agrippés aux rênes, ils tiraient le cheval dans tous les sens.

— Aidez-moi, ceux qui croient en Dieu ! criait une femme, mais personne ne l'entendait.

Un chariot, plein à craquer de gens et de choses, heurta le traîneau de Hadji-aga.

— Faites place, cria le cocher des profondeurs de sa pelisse.

Sous la bâche du chariot, une tête apparut avec une barbe et des moustaches aux poils blonds et raides. Le greffier du tribunal.

— Avancez donc ! hurla-t-il.

Deux autres chariots étaient arrivés derrière lui. Le traîneau de Hadji-aga occupait toute la route.

Le greffier criait de se dépêcher. On lui expliqua que la famille de Hadji-aga ne partait pas à cause de l'infirme.

— Pourquoi est-ce que vous restez là, partez ! hurlait le greffier. C'est bien le moment de s'encombrer d'infirmités, envoyez-la au diable !

— Abandonner une femme et s'en aller, qu'est-ce que tu racontes ? fit quel-qu'un dans un chariot.

— Et alors ? C'est l'habitude d'emmener les infirmes au moment d'un exode ? Dans un exode les infirmes sont de trop...

— Mais pressons-nous donc, on est en retard. — Hadji-aga était furieux et s'appretait à descendre du traîneau pour aller voir ce qui se passait. Mais à ce moment Chmavon et le voiturier se montrèrent. Tenant Hadji-mar par les bras et par les épaules, ils l'entraînaient hors de la maison. Hadji-mar se débattait frénétiquement, essayant de leur échapper pour aller chercher l'infirme.

— Laissez-moi, il fut que j'aille la chercher ! criait-elle.

— Il n'y a pas de place, ma bonne, il n'y a pas de placé, lui disait le voiturier pour la convaincre.

Mais la femme continuait à se débattre avec rage. Les brus et les enfants pleuraient. Dans les chariots, on leur criait de se dépêcher.

Les femmes et les enfants furent installés à la hâte. On poussa de force dans le traîneau Hadji-mar qui résistait. Elle n'eut pas le temps de retrouver ses esprits, que le cocher cinglait les chevaux de toutes ses forces.

Chmavon et Hakop ne suivirent pas tout de suite le traîneau. Après être restés

quelque temps dans la rue, ils se regardèrent et rentrèrent dans la maison. Il fallait aller jeter un coup d'œil à l'infirme.

Dans la pièce, une bougie était allumée. L'infirme était tranquillement assise sur son matelas et le calme régnant faisait un contraste brutal avec l'agitation et l'affolement qui s'étaient emparés de la ville.

— Chère tante, pardonne-moi si je suis coupable, dit en sanglotant Hakop et, désolé, il saisit la main de sa tante et la baisa.

— Que Dieu vous garde, mes petites agneaux, partez... Faites bien attention à Hadji-aga et aux enfants, qu'ils ne prennent pas froid.

Chmavon s'approcha lui aussi, la bouche tordue d'une hypocrite grimace de chagrin. Lui aussi lui baisa la main et essuyant ses yeux où il n'y avait pas de larmes, il sortit de la pièce. Hakop, tout ému, le suivit à la hâte et à la porte heurta son frère. Il se précipitèrent dehors et coururent le long des chariots pour rattraper leur traîneau.

Toute la ville s'en allait.

Les chariots et les traîneaux formaient une longue file encadrée de chaque côté par des groupes grands ou petits de fuyards qui s'en allaient à pied. Les gens étaient tristes, abattus. Un bruit de voix flottait au-dessus de la foule. Quand Chmavon et Hakop rattrapèrent le traîneau, la ville s'éclaira d'une lueur d'incendie, c'était le marché qui brûlait. Un vent léger souleva les bâches des chariots.

— Dia ! cria le cocher du chariot de tête pour arrêter ses chevaux. Les autres chariots s'immobilisèrent.

— Qu'est-ce qui se passe, pourquoi est-ce qu'on s'arrête ? — Des voix mécontentes, inquiètes, s'élevèrent des chariots et des traîneaux.

Mais personne ne savait pourquoi. Les cris des enfants et les pleurs des femmes devinrent encore plus stridents dans le bruit général.

Du côté de la ville, du côté de l'ouest encore dans l'obscurité de la nuit, on entendait les grondements sourds d'une canonnade. Dans la file des réfugiés, la panique redoubla. Les petits-fils de Hadji-aga se mirent à hurler :

— Ils vont tuer Srbouün...

Hadji-mar, qui jusque-là était restée sans rien dire, se contentant de regarder derrière elle d'un air inquiet, se mit à rassurer les enfants :

— Ne pleurez pas, ils ne vont pas la tuer, disait-elle en pleurant.

Voyant leur grand-mère pleurer, les enfants se mirent à pleurer encore plus fort.

Cette canonnade inquiétait Hadji-aga. Son imagination s'enflamma. Plus clairement que jamais il sentait la proximité de la mort. Comme un homme cerné par les flammes, il sentait qu'une force instinctive le poussait à fuir au plus vite, à échapper au plus vite aux griffes de la mort. Tout le reste — femmes, enfants, proches, amis — avait pâli à ses yeux. C'était un sentiment involontaire, indépendant de lui, dont il ressentait toute l'amertume, mais dont il ne pouvait se défaire.

Il était comme pris de délire. Il voyait tout ce qui se passait autour de lui, mais tout lui paraissait irréel et il oubliait instantanément ce qu'il voyait. Comme en rêve...

Voilà Poghos le cordonnier, un de ses voisins, un robuste garçon. Il a installé ses deux gosses sur une pelisse qu'il traîne derrière lui sur la neige, en guise de luge. Son vieux père chemine derrière lui, tout essoufflé et trébuchant à chaque pas. Fatigué, il quitte la route et s'enfonce dans la neige.

— Je n'en peux plus, partez...

— Hadji-aga le regarde et l'oublie sur-le-champ.

La file de voitures se remet à avancer. Le froid des montagnes, de ses doigts glacés, saisit Hadji-aga au menton et celui-ci l'enfouit bien vite sous la couverture.

La tempête de neige fait rage. Elle siffle comme un serpent ou bien hurle, soulavant des tourbillons qui font penser aux monstres des contes.

— Que Dieu nous garde, murmure la plus jeune des brus.

La plus âgée se signe et commence à réciter le *Je crois en Dieu* avec conviction, tandis que Hadji-mar, enfouie dans son châle, pense à l'infirme et pousse des soupirs...

Le plus gros du danger a passé. Le souvenir des terribles moments vécus s'ef-

face de la mémoire, cédant la place à une calme tristesse qui s'est emparée des réfugiés dans la petite ville voisine. Les riches de la veille, devenus soudainement pauvres, brusquement privés de toit, mêlés aux miséreux de toujours, sont venus ici faire appel à la charité publique, qui ne comprend pas tous les malheurs, ne tient pas compte de tous les amours-propres et qui vient en aide toujours trop tard.

On les installa dans des maisons inoccupées, à l'asile de vieillards, à l'école. On leur apporta du pain, du linge, de l'argent. Les mots de consolation ne manquaient pas non plus. Mais comme toujours en pareil cas, la vague de compassion reflua aussi vite qu'elle était venue. Le chagrin était entré dans ses droits et sans encombre, tranquillement, se chargeait de sa besogne.

La ville d'où les réfugiés avaient fui avait été rapidement reprise aux Turcs, et des hommes, parmi lesquels se trouvaient Chmavon et Hakop, étaient rentrés pour reprendre possession des débris de leurs biens en partie brûlés ou pillés. On disait que ceux qui étaient rentrés retrouvaient un peu de ce qui avait disparu. Les visages des réfugiés s'éclaircirent. Hadji-aga et ses brus se mirent à sortir en ville, à rendre visite aux connaissances, de leur côté les gens venaient les voir, la vieille hospitalité des riches revivait. Il arrivait même que des rires résonnent dans la maison.

Un jour, ils reçurent la visite de Garas, un homme toujours en train de plaisanter, qui s'était rendu dans la ville abandonnée ; il raconta des tas d'histoires amusantes à propos de l'exode et de l'entrée des Turcs. Il avait imité un marchand, qui, perdant la tête, au lieu de son enfant, avait serré contre lui un coussin, tandis que le gosse pleurait, couché par terre. On écoutait Garas et on riait. Ensuite, la conversation vint sur l'infirme. On avait appris qu'elle avait disparu sans laisser de traces et les gens de la maison se consolaient en se disant que, de toutes façons, elle serait morte en route s'ils l'avaient prise avec eux.

En entendant le nom de sa sœur, Hadji-aga devint très sombre.

Garas s'en aperçut et fit sans la moindre gêne et d'un ton gai :

— Hé, Hadji-aga, quelle envie as-tu de t'attrister ? Elle n'est plus, elle est morte... L'essentiel est que tes fils, tes brus, tes petits-enfants se portent bien.

Mais Hadji-aga baissa la tête avec désolation. Par la suite, il lui arriva de rester des heures entières sans dire un mot. Assis dans un coin, il faisait glisser les grains de son chapelet, fumait et, de temps à autre, hochant la tête, disait à mi-voix : « Hé-é-é... »

Depuis ce jour, il ne mit plus les pieds dehors.

Des parents et des amis, arrivés dans la ville, invitaient Hadji-aga à venir chez eux, mais il refusait catégoriquement.

Les siens commencèrent à s'inquiéter. Ils expliquaient l'anormal accablement de Hadji-aga par son désespoir d'avoir perdu ses richesses.

— Si ça continue, il va perdre l'esprit, se dirent-ils et ils écrivirent à Chmavon d'arriver, lui ou Hakop. Mais aucune réponse ne leur parvint.

Une froide et claire journée de janvier venait à peine de commencer que Hadji-aga, déjà réveillé, se tenait assis dans son lit. Hadji-mar et ses brus, les enfants serrés contre elles, dormaient dans la pièce petite et sombre que Hadji-aga leur avait trouvée, refusant la chambre qu'on lui avait proposée gratuitement.

— Hadji-aga, pourquoi te lèves-tu si tôt ? demanda Hadji-mar avec inquiétude. Elle avait le sommeil léger et se réveillait au moindre bruit.

— Je suis en retard..., marmotta Hadji-aga, qui se mit à s'habiller.

Hadji-mar, regardant le visage soucieux de son mari, remarqua dans ses yeux une expression particulièrement triste. Elle se leva, apporta de l'eau et aida Hadji-aga à se laver. Une fois habillé, Hadji-aga prit son bâton.

— Où vas-tu ? s'effraya Hadji-mar.

— A l'église.

Hadji-mar fut étonnée, mais n'ouvrit pas la bouche. Réveillant ses brus, elle leur dit tout bas qu'ils allaient à l'église. Les brus regardèrent avec étonnement leur beau-père, mais Hadji-mar, un doigt sur les lèvres, leur fit comprendre qu'il ne fallait pas poser de questions.

Hadji-aga et Hadji-mar sortirent dans la rue enneigée et se dirigèrent vers l'église. Quand ils pénétrèrent dans l'enceinte de l'église, les muscles du visage de Hadji-aga se tendirent. Il pressa ses lèvres tremblantes contre l'arche de pierre du portail, se signa et pénétra à l'intérieur. Son menton tremblait. On célébrait un office matinal et l'église était déserte.

Hadji-aga se mit à genoux. Le dallage de pierre était froid.

Quand l'office fut terminé, Hadji-mar proposa à son mari de rentrer, mais il refusa et resta à genoux jusqu'à l'heure de la messe.

Peu après, l'aînée des brus arriva. Les femmes se retirèrent dans un coin et se mirent à chuchoter. Pour Hadji-mar il était clair que son mari souffrait d'une maladie mentale, et elle se mit à prier, se balançant et se frappant la poitrine.

Hadji-aga, toujours à genoux, pensait plus qu'il ne priait. Il avait un air lamentable, tout avachi, tout voûté, un visage cireux, jauni par la fumée du tabac, des moustaches pendantes, un menton qui n'avait pas été rasé depuis le jour de l'exode. Hadji-mar le regardait et sentait que le chagrin qui rongait le vieillard était très, très profond.

Elle voulut lui glisser un coussin sous les genoux, mais il refusa. L'église était silencieuse et froide. Dans l'air flottait une odeur d'encens.

Mais le soleil se leva et ses rayons se glissèrent par les fenêtres étroites de l'église. Le sonneur arriva, puis le prêtre. Les fidèles peu à peu se rassemblèrent. La messe commença.

Hadji-aga, calme et tranquille, regardait les dalles de pierre froide qui recouvraient le sol de l'église. De temps à autre seulement, quand le prêtre se tournait vers les fidèles dans sa chasuble brodée d'argent et d'une voix profonde disait : « La paix soit avec vous... » ; Hadji-aga baissait la tête et se signait peureusement.

De retour à la maison, tout le monde prit place autour de la table pour boire du thé et l'aînée des brus chuchota à l'oreille de sa belle-mère :

— Tu sais, Hadji-aga a mis une pièce d'or dans le plateau du prêtre et dans celui du servent.

Hadji-mar, glacée de surprise, regarda sa bru. Puis elle se leva et, en sortant, lui fit signe de la suivre.

— Quand est-ce que ça s'est passé, ce que tu dis ?

— Tu t'es approchée de l'autel pour prier. Il a donné des pièces d'or aux mendicants aussi.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Hadji-mar.

— Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Eh bien..., fit Hadji-mar, toute triste, quel malheur, il ne pense plus à sa famille, à sa maison, ça va mal...

Elle se mit à se balancer en se frappant les genoux.

Hadji-mar revint dans la pièce. Dissimulant ses sentiments, elle fit signe à ses brus de ne pas attirer l'attention de Hadji-aga et se mit à le surveiller prudemment. Les enfants s'habillèrent et coururent dehors faire une bataille de boules de neige. Les brus desservirent, balayèrent la pièce, qu'elles avaient déjà soigneusement rangée le matin et, après avoir remis des bûches dans le petit poêle, partirent à la cuisine préparer le repas.

Hadji-mar, assise en face de son mari, observait chacun de ses mouvements, attendant qu'il parle.

Or, Hadji-aga n'avait pas envie de parler. Il gardait le silence, en proie à une profonde tristesse, mais on voyait que cette tristesse lui plaisait ainsi que le douloureux travail intérieur qui s'accomplissait en lui.

Une vision qui s'était emparée de son imagination était devenue pour lui une passion, effrayante et bienheureuse en même temps. Il voyait sans cesse le corps sans vie de sa sœur et s'efforçait de plonger son regard dans les yeux fixes et ouverts de la morte.

Comme un ermite en extase, il ne se détachait pas de ce tableau, s'efforçait de ne jamais le quitter des yeux. Lui-même, lui seul était le créateur de cet effrayant tableau. C'était son péché, sa vilaine action, son manque de cœur... Plus il contemplait le corps de l'infirme, plus son âme était à la torture, mais en même temps il en retirait calme et satisfaction. L'infirme était devenue pour lui une sainte, une sainte vénérée. Son corps sans vie sanctifiait l'âme pécheresse du vieillard. Voilà pourquoi il ne pouvait se détacher de cette vision.

Mais cet état de repentir qui lui apportait le soulagement n'était pas constant. Il y avait des minutes où Hadji-aga avait l'impression de devenir fou. Cela lui arrivait quand il se représentait vivement le jour de sa mort ou qu'il se rappelait les affreux moments de la nuit de leur fuite. Alors seulement il se rendait compte, et clairement, de l'effroi qu'avait dû ressentir sa sœur, cet être qu'il avait méprisé, dont la mort, au jour de la fuite, avait paru si normale, si facile à son esprit vil... Comment avait-il pu la laisser face à face avec la mort, existe-t-il au monde une créature vivante qui ne craint pas la douleur physique, qui n'a pas peur de la mort, qui n'a pas droit à la vie ?...

Avec quelle étonnante docilité l'infirme avait-elle, accepté le destin qu'on lui réservait, avec quelle sincérité se souciait-elle de ceux qui portaient, craignant qu'ils ne prennent froid et ne tombent malades. Rien que cette pensée avivait la plaie de l'âme de Hadji-aga. Quand il se souvint qu'au moment où lui n'avait pu venir à bout de son amour de la vie et attendre tranquillement l'approche de la mort, cet être simple, humble, avait courageusement choisi son sort, Hadji-aga, comme sous l'effet d'une piqûre, leva brèvement la tête et regarda sa femme d'un air égaré.

— Hadji-aga, appela-t-elle.

Hadji-aga, l'air absent, regarda sa femme et ne répondit pas.

— Dis-moi au moins à quoi tu penses...

Hadji-aga se taisait.

— Si c'est aux biens que tu as perdus, continua Hadji-mar, ça n'en vaut pas la peine, le principal est que tes enfants soient sains et saufs. Si c'est à Srbon, c'est inutile, regarde le nombre de gens tout aussi proches qui sont morts à ce moment-là. Tu avais raison de dire : « Elle est de trop »...

Hadji-aga d'un regard arrêta sa femme.

— Tais-toi, fit-il en hochant lugubrement la tête, il n'y a pas de gens en trop, tous sont égaux devant Dieu.

Hadji-mar s'arrêta court.

— Oh !... soupira Hadji-aga, va demander à un chien en train de crever si c'est facile !

Son visage était triste, ses yeux enfoncés, ses joues et son menton envahis de barbe le faisaient ressembler à un moine austère.

Une semaine plus tard, Hadji-aga tomba malade. Il avait dû prendre froid à l'église. On le fit transpirer, on appela l'aide-médecin. Mais son état ne s'améliora pas. Un soir qu'on allumait les lumières, Hadji-aga demanda un prêtre.

Hadji-mar, se frappant les genoux, regardait son mari à la dérobée, essayant de comprendre la gravité de son état. Dissimulant son inquiétude, elle et les autres membres de la famille décidèrent d'attendre et de ne pas satisfaire tout de suite la demande de Hadji-aga, espérant qu'il cesserait d'y penser. Mais calmement et clairement, il redit qu'il avait besoin d'un prêtre. On le fit chercher.

Le prêtre sentit instinctivement qu'on l'appelait auprès d'un mourant et il prit avec lui le Saint-Sacrement.

Tous étaient réunis au chevet du malade. Le prêtre leur fit signe de s'en aller, mais Hadji-aga leur demanda de rester et il se confessa devant tout le monde, racontant d'une voix forte et émue qu'il avait abandonné sa sœur infirme dans la ville que devaient prendre les Turcs.

— Je suis un pécheur, je suis un pécheur, dit-il en pleurant.

Le prêtre l'apaisa et lui donna l'absolution.

Puis Hadji-aga communia.

Quand tout fut terminé, Hadji-aga sortit de dessous son oreiller quelques pièces d'or enveloppées dans du papier et les tendit au prêtre.

— C'est pour toi, dit-il.

Ensuite il sortit un autre rouleau et le tendit aussi au prêtre en le regardant avec des yeux expressifs, comme ceux d'un enfant. Il voulait dire quelque chose, mais trop ému, ne pouvait trouver ses mots, il haletait.

— C'est pour qui ? demanda le prêtre en se penchant.

— Pour donner à qui tu veux, murmura le malade qui se tut.

Les larmes l'étouffaient. Il poussa un soupir et ajouta à voix basse :

— Donne-le aux pauvres... en... en souvenir de celle qui était de trop.

Traduit par Bernadette du CREST

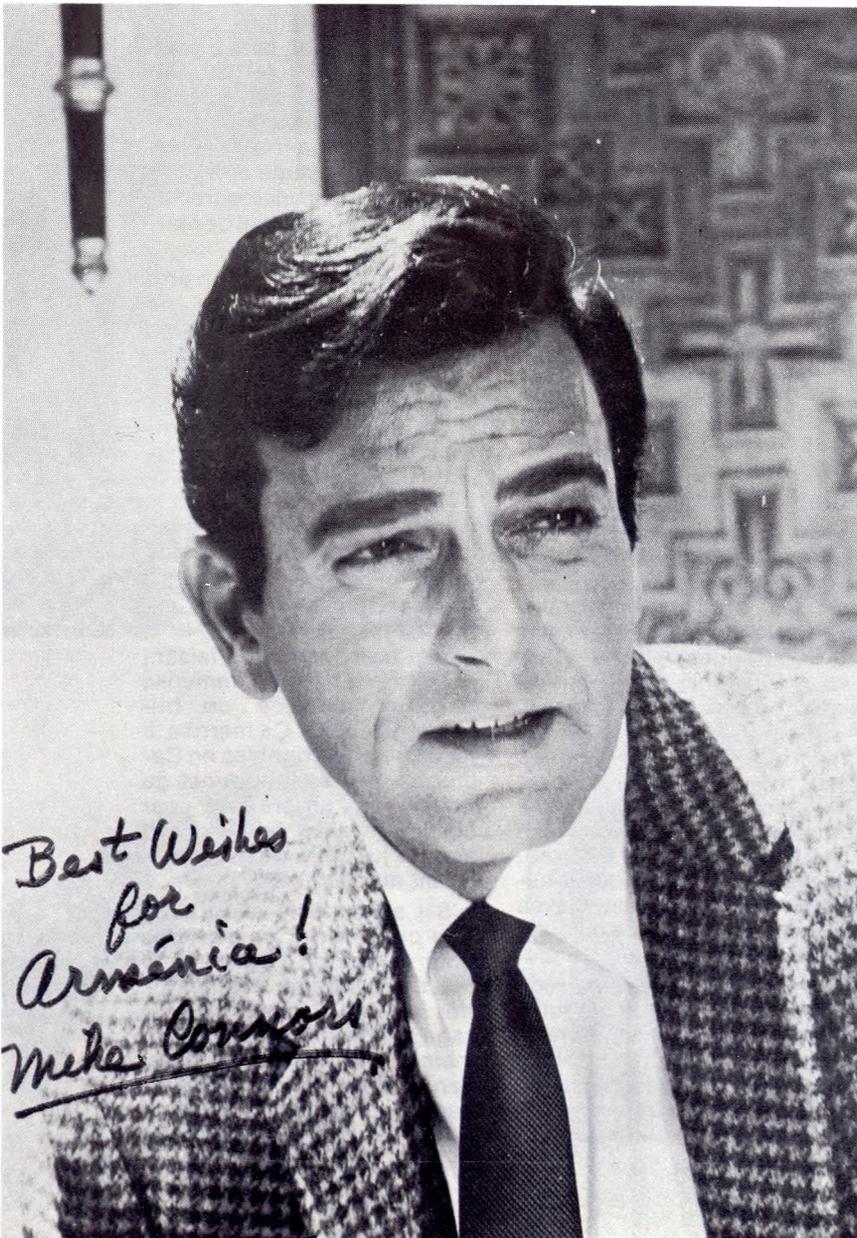
OHANIAN

REPORTAGE

mike connors

MANNIX

**SUPERMAN DANS LA VIE,
CET AMERICAIN VIT TOUJOURS
A L'HEURE ARMENIENNE**



Une réussite fabuleuse, un être de légende, de fréquentes premières places au hit-parade des vedettes de Télé aux U.S.A. : voilà Mannix. Mais cette réussite n'est pas due seulement à son physique viril, ni à son talent de comédien. Elle s'explique exactement par sa parfaite interprétation de Mannix. Parfaite interprétation, car Mannix, c'est lui : un authentique superman, chevalier moderne, véritable héros de bande dessinée. Il a tout pour lui : la beauté, la force, l'intelligence.

Beau, qui contestera sa beauté ? Six pieds un pouce de taille, soit 1,91 m, 180 livres de muscles, c'est un athlète magnifique et avec ses cheveux noirs, ses yeux bruns, son élégance naturelle, il fait partie de ces hommes qui donnent des complexes aux autres. Qui pourrait rivaliser avec lui dans la conquête d'une belle, qui pourrait la lui ravir, qui pourrait lui succéder ?

La force physique, il l'a également reçue dans son berceau, et s'il n'a pas donné son maximum dans les sports de compétition, comme on le verra plus loin, il les pratique tous avec bonheur, notamment les poids et haltères, celui qu'il préfère, mais aussi le basket-ball, le base-ball ; le football américain, ce jeu brutal auprès duquel notre rugby n'est qu'un passe-temps de fillettes, l'équitation, la gymnas-

arménia 11

Fonds A.R.A.M

tique, le golf, le tennis, et les fées ont fait en sorte qu'il sache aussi bien piloter une moto qu'une voiture de courses, un hors-bord qu'un avion. Pour les scènes périlleuses de ses films, il n'est ainsi nullement nécessaire de le faire doubler par un cascadeur, sauf lorsque les assurances l'exigent absolument, devant un risque trop grand. Dans ces cas très rares, il assiste toujours à la réalisation des scènes tournées par son remplaçant afin dit-il « de rester dans le coup ».

Quant à l'intelligence, elle est en lui comme une chose logique, il est licencié en droit (major de promotion de l'Université de Los-Angeles), mais il ne le doit pratiquement qu'à lui-même, car il perdit son père alors qu'il était encore jeune et il dut se débrouiller pour gagner sa vie et poursuivre ses études en même temps. Mais ce n'est pas seulement pour cela qu'il a les pieds sur terre et qu'il a su si bien placer l'argent qu'il a gagné et qu'il se trouve à présent immensément riche. C'est sans doute aussi parce que Mike Connors appartient à une race d'hommes valeureux qui ratent bien rarement leur vie : il est Arménien. Et comme pour beaucoup de ses frères, ce ne fut pas toujours facile pour le fils de cet émigrant rescapé de la tuerie qui était parvenu quand même à se faire sa place au soleil. C'est une très belle histoire que celle de la famille Ohanian.

Krikor Ohanian, ce sont en effet le prénom et le nom de Mike Connors, mais ce sont aussi ceux de son père, né à Itchma, en Arménie alors sous domination turque.

Drikor Ohanian (père de Mannix) arrive encore jeune homme aux U.S.A. en 1915, après être parvenu à échapper aux massacres turcs. Il entre à l'école de Droit de l'Indiana et obtient son diplôme d'avoué, profession qu'il exercera à Fresno, en Californie, où il se fixe, se marie et meurt en 1944. Il avait épousé une

jeune fille d'origine arménienne, mais déjà américaine puisque née à Cincinnati, dans l'Ohio : Alice Surabian.

C'est à Fresno qu'est né le futur Mike Connors, c'est là qu'il a fait ses études secondaires avant d'entrer à l'Université de Californie à Los-Angeles où il obtint sa licence en Droit. Il entre ensuite à la Southwestern Law School pour se préparer à la profession d'avoué comme son père. S'il fait de brillantes études, il se distingue aussi dans les sports et c'est le crack de son équipe de football.

La mort prématurée de son père qui laisse quatre enfants, amène une certaine gêne dans la famille Ohanian. Mike qui travaille ferme pour réussir dans ses études doit commencer à gagner sa vie. Il vend des journaux, puis travaille chez un boucher, ce qui ne l'empêche pas, en terminale, d'être président de sa classe et major de promotion, voire de faire du théâtre amateur.

Ses qualités de footballeur américain ont été remarquées et on lui propose de nombreuses bourses pour continuer dans ce sport, mais à l'époque, il voulait servir dans l'aviation militaire et partir à la guerre. Il en revient avec son brevet de pilote en poche et arrive l'heure des choix.

Se rappelant qu'il a débuté au théâtre de Pasadena Play-House (qui est en même temps école d'art dramatique et théâtre) où il jouait les jeunes premiers et où il était « The Reading Man » (la vedette), il s'oriente vers les planches. Il se présente au « Baby Bar » en Californie où il se révèle et commence pour lui la carrière cinématographique.

Il débuta bien entendu par des rôles mineurs, mais très rapidement on le vit apparaître en vedette à l'affiche, aux côtés de Joan Crawford et Gloria Graham dans son premier film « Sudden Fear » (Une peur soudaine). Puis ce furent « Day of Triumph », « Stage Coach », « Where Love Has Gone », « Five guns West », « Seed of Violence », etc... en tout vingt-sept films comme vedette, dont « Flesh and Spur » (Chair et Eperon), un western qu'il produisit lui-même en association avec son beau-frère Léo Kolligian, avocat à Fresno.

Mais le grand démarrage de Mike Connors, ce qui fut le grand tournant de sa carrière et son accession au super vedettariat, se produisit quand il fut choisi pour être la vedette du feuilleton « Tighrope »

(Corde Raide). A la fin de ce feuilleton pourtant, il décida de se retirer de la Télévision pour quelque temps. Un entraîneur de deux ans qu'il mit à profit pour tourner quand même trois ou quatre films par an. Ce fut notamment « Good Neighbor Sam » aux côtés de Romy Schneider et Jack Lemmon, « Where Love Has Gone » avec Bette Davis et Susan Hayward pour le compte de la Paramount, « Harlow » de Joseph E. Levine avec Carroll Baker.

Et puis en 1967, ce fut Mannix, le rôle qui allait lui coller à la peau. Il y a huit ans que ça dure. Une série dure trois mois, soit treize semaines, et il tourne vingt-six ou trente-neuf (multiples de treize) épisodes par an. L'Amérique ne se lasse pas de ce héros invincible sachant venir à bout de tous les problèmes, punissant les méchants, redressant les torts avec sa puissance rassurante d'homme tranquille et son cerveau d'ordinateur. D'ailleurs « l'acteur aux cheveux noirs », comme on l'appelle là-bas, est heureux du changement qui s'est produit voici trois ans et qui laisse Mannix se débrouiller tout seul.

« Jusque là, nous a-t-il dit, la Paramount était liée par un contrat qui devait faire travailler Mannix par Intertext, une agence de détectives qui utilisait un ordinateur pour prendre ses décisions. Cela représentait bien sûr une approche nouvelle, mais malheureusement limitait les actes de Mannix ».

Depuis, Mannix est son propre patron. Un cerveau humain est préféré par le grand public à un glacial ordinateur. Tous les sondages sont extrêmement favorables à Mannix, mais de plus, Mike Connors est toujours l'une des cinq vedettes préférées à la Télévision américaine, quand il n'est pas le numéro 1, ce qui lui arrive encore assez fréquemment.

Mike Connors a donc gagné beaucoup d'argent. Il l'a placé avec sagesse, faisant notamment bâtir un immense building composé de bureaux qu'il loue. Ça marche. Il a acheté des vignobles en Californie, ce qui lui permet de boire son propre vin, car comme tous les Arméniens, il aime le jus de la treille, le préférant au coca-cola.

S'il a la même allure à la ville qu'à l'écran, ce n'est pas pour autant un bagarreur ; il est au contraire très gentil, très amical. Il mène une vie sage et paisible en son domaine de Sherman Oaks, dans la vallée de San-Fernando en Californie où il vit avec sa femme, ci-devant



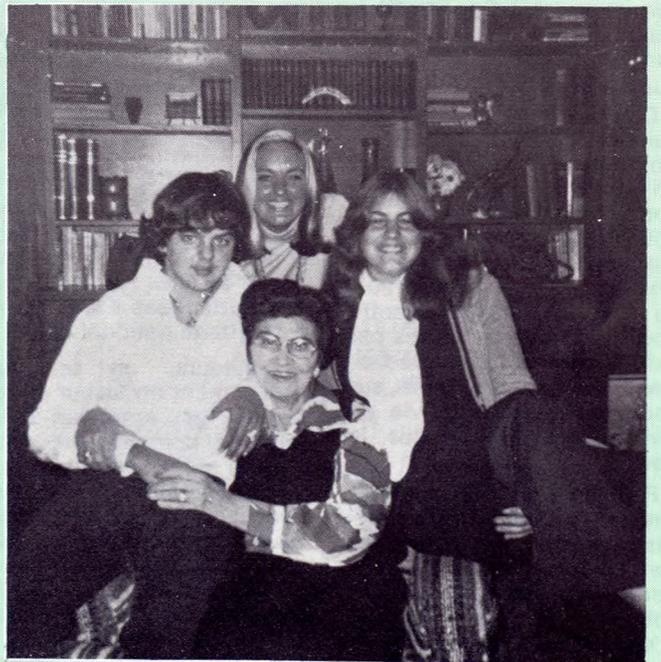
Mannix



mannix et la famille ohanian



*De gauche à droite en bas :
Mannix, Mme. K. Ohanian, sa
mère, Eugène Ohanian, son frère.
De gauche à droite en haut :
Marilyn Ohanian, la belle-sœur
de Mannix, Mary Lou Connors,
son épouse, Mathew Gunnar,
son fils (16 ans).*



nix
mannix



Mike Connors travaillant sur un manuscrit avec son auteur Jacqueline Sussann.

Mary Lou Willey, et leurs deux enfants, un garçon, Matthew Gunnar, né le 4 novembre 1958, et une fille, Dana Lee, née le 5 juillet 1960.

Sherman Oaks n'est pas loin de Fresno où vit le reste de sa famille, sa vieille mère, comme de bien entendu très fière de la réussite de son fils, ses deux sœurs, toutes deux mariées à des juristes, Dottie Kolligian et Arpie Yparréa, et son jeune frère Eugène Ohanian. Toutes les occasions sont bonnes pour de grandes réunions familiales.

Doté d'une prodigieuse puissance de travail, Mike Connors se lève chaque matin à 5 h 30 pour partir de bonne heure, because les embouteillages. Et oui, ils en ont eux aussi ! Il arrive au studio à 6 h 30 et y reste jusqu'à 20 h ou 21 h, travaillant entre douze et quatorze heures par jour quand il tourne, c'est-à-dire neuf ou dix mois sur douze. C'est cela la vie de rêve des grandes vedettes : le travail.

Fanatique de culture physique, il a fait installer un gymnase dans sa propriété qui comporte, est-il utile de le préciser, une super piscine. Son hobby ? Les vieilles voitures : il en a sept, Maserati, Rolls Royce, et une Bentley décapo-

table datant de 1939 qu'il utilise parfois, notamment pour aller aux « Emmy and Oscar Awards », ces festivals du cinéma hollywoodien. Le samedi soir, il reçoit ou il sort avec ses amis, de nombreux couples d'acteurs, Jack Lemmon, Paul Newman, Walter Mathau et leurs épouses, mais aussi de nombreux amis arméniens.

Car Mike Connors n'oublie pas qu'il est né Krikor Ohanian. Il a certes été élevé dans un contexte « américanisé », dans le sens anglo-saxon du terme, mais il est resté profondément arménien, et il est sûr, dit-il, « que la deuxième, la troisième, et pourquoi pas les autres, générations arméniennes aux U.S.A. continueront la tradition arménienne parce qu'elles sont profondément attachées à la culture et à l'héritage national ».

D'ailleurs, un important mouvement en faveur de tout ce qui est arménien existe dans la communauté arménienne aux U.S.A. et dans ce contexte, Mike s'y emploie avec activité et dévouement, ne refusant jamais de participer à toutes sortes de manifestations, voire dans certains cas à apporter son aide financière. Les organisateurs de ces manifestations le savent

bien et n'hésitent pas à faire appel à lui, car ils sont sûrs ainsi d'avoir une assistance record.

Fresno, qui est situé entre Los-Angeles et San-Francisco, à environ 300 kilomètres de chacune de ces deux grandes cités, est d'ailleurs une ville 20 % arménienne, puisqu'elle ne comporte pas moins de 40.000 Arméniens sur 200.000 habitants. On compte treize églises arméniennes, il y a des cours du soir d'Arménien, depuis six ans existe une école arménienne à plein temps et la bibliothèque de Fresno reçoit beaucoup de publications arméniennes qui sont très suivies. La plupart des jeunes parlent couramment leur langue d'origine.

Mike parle aussi l'Arménien, mais à son grand regret, ne sait ni le lire, ni l'écrire. Il aimerait bien aller un jour en Arménie, mais jusqu'à présent ses activités ne le lui ont pas permis.

Dans ses feuilletons, il glisse à chaque épisode deux ou trois phrases en Arménien et c'est lui qui les impose. C'est une sorte de code par exemple pour le prévenir secrètement qu'un danger le menace, ou lui donner la dernière information qui lui per-

mettra de dénouer l'intrigue. Il est regrettable que ce détail pittoresque disparaisse dans les adaptations françaises de Mannix.

Ces temps derniers, dans l'équivalent américain de notre « Télé Sept Jours », paraissait sur Mike Connors un excellent article de son grand ami William Saroyan. Doit-on préciser que ce dernier est également...

Du reste Mike Connors nous a promis de nous faire entrer très bientôt en relation avec William Saroyan pour que nous puissions vous présenter un article sur celui-ci.

Et comme il n'est pas de ceux qui tirent toute la couverture à eux, il aide les acteurs arméniens et les fait débiter dans ses feuilletons. Il nous a promis aussi de nous faciliter le contact avec la plus grande chanteuse américaine du moment et qui est une des rares à lui passer devant au hit-parade de la télévision. Elle y est presque toujours la première alors qu'elle est pratiquement inconnue en France. C'est une arménienne. Son nom, vous le saurez bientôt quand nous vous la présenterons.

Reportage de
Edouard Hagopian
Jean-Marie Alibert
André Guironnet

Il y a déjà plusieurs mois de cela, l'on trouvait dans la région aixoise, au pied de la chaîne de Ste-Victoire, une vieille pièce de monnaie, où l'on pouvait lire à l'avvers « Aug. Armeniacus » et reconnaître ainsi Lucius Verus.

Ce qui était assez pour éveiller tout intérêt arménien et dépouiller quelques pages d'Histoire ancienne.



Avers : Tête laurée Lucius Verus. AUG. ARMENICUS.



Revers : LIBERAL AUG. TR. PU. IMP. COS II. SC. La libéralité debout à gauche tenant une tessière et une corne d'abondance.

Après la victoire de Pompée (66 av. JC) Tigrane est proclamé l'ami et l'allié du peuple romain et salué Roi d'Arménie par les troupes de Pompée. Rome se réserve désormais, l'investiture des Rois d'Arménie. Mais la rivalité romano-parthe va engendrer en Arménie une période troublée.

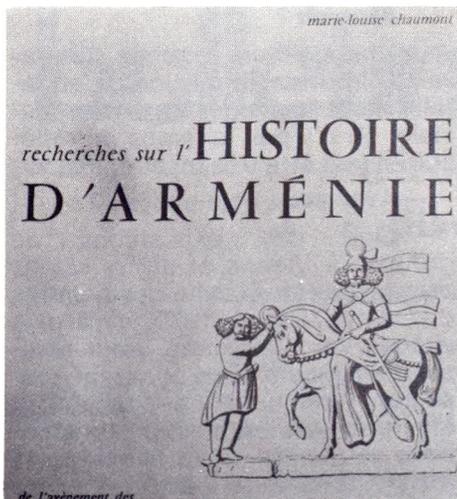
Adoptant une politique qu'Auguste avait jugée inopportune, Trajan annexera l'Arménie majeure à l'Empire Romain et la réunira à l'Arménie mineure et à la Cappadoce pour former une province unique, à la tête de laquelle sera placé comme légat impérial (Legatus Augusti) de rang consulaire, L. Catilius Severus.

Les luttes d'influence entre Romains et Parthes se poursuivent en Arménie. La tutelle romaine se desserre. Mais Rome ne renonce pas au contrôle militaire du pays et s'assure toujours la surveillance de l'accès au trône.

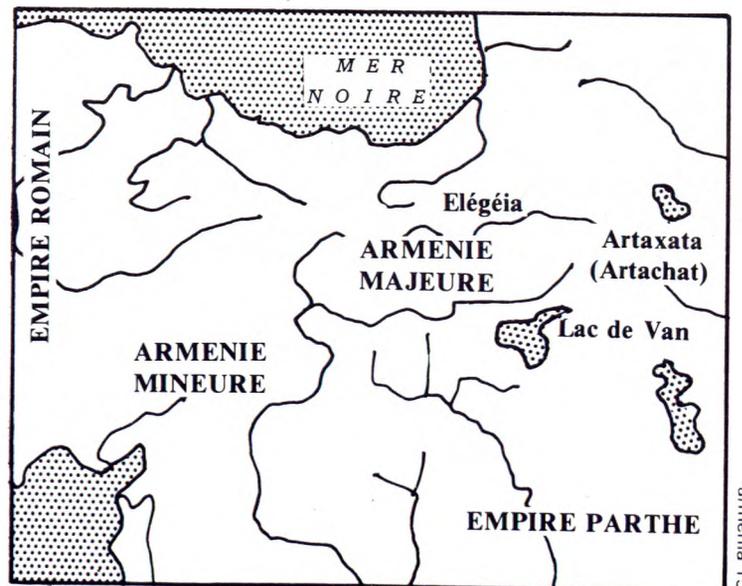
Dans son très beau livre, « **Recherches sur l'histoire d'Arménie** », Marie-Louise Chaumont nous dit que « c'est seulement sous Marc-Aurèle que les relations romano-parthes tourneront vers une reprise des hostilités, quand Vologuèse III se lancera à l'attaque de la Syrie. Les forces du Légat de Cappadoce, C. Sedatius Severianus, subiront une sanglante défaite à Elégia, en Haute-Arménie. C'est dans cette conjoncture extrêmement menaçante pour les provinces romaines d'Orient que sera décidée à Rome la « guerre arméniaque et parthique » (**bellum armeniacum et par-**

thicum). Et c'est le corégent Lucius Verus qui sera placé à la tête de l'expédition où il devait se cantonner dans un rôle purement représentatif, laissant la conduite effective des opérations à d'habiles généraux. Tandis qu'Avidius Cassius était désigné pour réorganiser les légions et mener la lutte au cœur même de l'empire parthe, Stadius Priscus se voyait confier la tâche de réduire l'Arménie qui faisait cause commune avec les Arsacides. Au début de 163, il s'emparait d'Artaxata où régnait Pacorus, un Arsacide à coup sûr. Jugé indésirable, Pacorus était remplacé par Sohaemus, de la famille princière d'Emèse et sénateur romain réputé, sans doute à faux, comme descendant à la fois des Achéménides et des Arsacides... ».

«... Un incontestable fait, c'est que l'antique Artaxata (Artachat), loin d'être détruite et abandonnée, comme on l'a supposé, continuera de subsister au rang de métropole, bien que déchue de sa prépondérance politique et administrative. Les exploits du général romain en Arménie, vaudront à l'inactif co-empeur Verus le titre d'**Armeniacus** auquel il joindra bientôt, sans les avoir mérités davantage, ceux de **Parthicus** et de **Medicus**. Parmi les monnaies qui le représenteront, on le verra couronnant Sohaemus, quoiqu'il n'ait pas présidé en personne au couronnement de l'Emésien, « et l'on regardera aussi attentivement cette pièce que les militaires ou le commerce auront apportée à Aix-en-Provence, ville fondée par les Romains en 123 avant Jésus Christ.



« Recherches sur l'histoire d'Arménie ». Marie-Louise Chaumont. Paul Geuthner, éditeur. Paris. 1969. Un livre 15 x 24 cm, 195 pages. Cartes.



arménia 15



Aline Etmekdjian :

Née à Marseille où elle fait ses études secondaires et supérieures. Elle est très tôt attirée par le dessin.

En 1963 elle est nommée professeur à Vienne où elle fréquente en même temps un atelier de peinture.

En 1965 participe à une première exposition de groupe.

En 1966 elle s'installe à Avignon où son art s'épanouit et s'affirme.

Elle choisit dès lors de se fixer sur l'aquarelle.

Jusqu'en 1970, elle participe à divers salons provençaux.

Ce qu'a pensé la presse :

« On retrouve bien la dualité féminine au travers de ses œuvres où les couleurs claires s'opposent à la tristesse d'expression des personnages ».

« Excelle dans l'aquarelle. A opéré avec beaucoup de sensibilité ».

« Aquarelles bien enlevées et témoignage d'un sens artistique profond ».

« Un art à fleur de peau dans une technique très orientale ».

« Une virtuose de l'aquarelle, jongle avec bonheur sur un sujet noble : le visage ».

**virtuose
de
l'aquarelle**

A l'occasion de son exposition à Aix-en-Provence, Arménia a rencontré Aline Etmekdjian qui a bien voulu répondre à quelques questions.

— **Comment êtes-vous venue à la peinture ?**

— J'y suis venue sans le savoir. J'ai toujours dessiné et j'ai commencé à faire de la peinture à l'huile à seize ans.

— **Avez-vous fait des études particulières pour le dessin ?**

— Non, jamais. Parce que ma famille n'a pas pensé que c'était une voie très sûre. Pour ma part, je souhaitais faire les Beaux Arts.

— **Certains peintres vous ont-ils inspiré ?**

— J'ai été très jeune attirée par les impressionnistes, notamment Renoir et j'aimais les portraits et les nus.

— **Vous travaillez sans modèle ?**

— Oui, sans modèle. Disons que le modèle est vu, mais très interprété dans le sens de la synthèse.

— **Pourquoi êtes-vous venue à l'aquarelle ?**

— J'ai pensé que je pourrais, avec l'aquarelle arriver plus rapidement à une expression personnelle et à un idéal de création directe où l'émotion transparait sans être recherchée.

— **Avez-vous une technique de travail particulière ?**

— Avant tout, il me faut une condition de travail très particulière. Une ambiance : je suis très portée par la musique. Je ne peux pas travailler sans musique.

— **Quelle musique ?**

— Tous les romantiques : Brahms, Wagner, Mahler et puis Monteverdi... et les Pink Floyd... Ensuite, je me laisse emporter. C'est une peinture sans retour.

— **A savoir ?**

— Une peinture directe. Je travaille plutôt par impulsions. L'aquarelle étant une technique très spéciale, on n'a pas le temps de réfléchir. Il faut être très inspiré, très vif.

— **Avez-vous déjà exposé ?**

— Oui, des expositions de groupe : à Vienne et divers salons provençaux dont celui des peintres du Comtat. Depuis 1970, je n'ai plus exposé volontairement, pour réaliser quelque chose de cohérent, présentant une unité de conception. Ma première exposition personnelle se tiendra du 28 février au 13 mars à la Galerie « Ami des Arts », 26, cours Mirabeau à Aix-en-Provence et groupera quelques-unes des œuvres réalisées durant cette dernière période.





ALINE ETMEKDJIAN

Voilà une œuvre intense et spontanée qui honore au plus haut point l'art difficile de l'aquarelle. Le peintre, qui sait varier sa mise en page en conservant la préférence au visage, saisit l'essence même de la vie à travers des moments quotidiens, cernant l'émotion pour le plaisir de nos yeux et la prolongeant jusqu'à susciter le rêve. Chaque regard est expression, chaque regard est humanité.

Mené par un dessin des plus surveillés, le pinceau, en de larges aplats que de subtils fondus simplifient encore, se conduit en virtuose. Légères, effleurant à peine la surface, les touches animées disent une volonté de synthèse que magnifient les élans et les enthousiasmes. La poésie, résolument capturée, nous revient enrichie de caractère et d'élégance.

Volontairement sobre, la couleur ajoute à la vigueur de l'écriture. Rouges, bleus intenses, chairs irisées, des verts aussi, et toujours cette profondeur proche de la tristesse, caractéristique des tempéraments orientaux.

Du grand art, en vérité, qui déborde du cadre et s'accroche à la mémoire, dans le silence de la lumière.

bulletin d'abonnement

à découper et à retourner à ARMENIA
2, place de Gueydan. 13120 Gardanne

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant un an pour 40 Francs.

Nom Prénom

Adresse

Ci-joint mon règlement soit 40 francs, par chèque bancaire, chèque postal.

Abonnement de soutien : 100 Francs ; membre sympathisant : 200 Francs et plus
Membre bienfaiteur : 1.000 Francs et plus

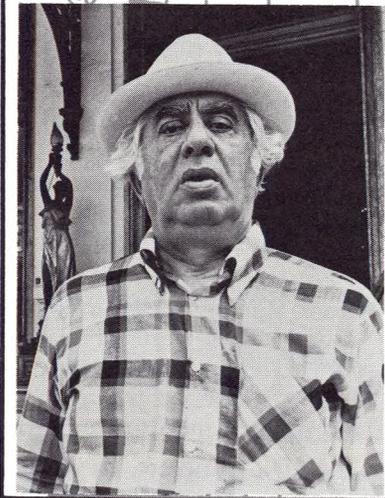
Meno mosso (♩=92)

190

Violino

ARAM KHATCHATOURIAN

Ce que j'entends
par caractère populaire
de la musique.



La question du caractère populaire de l'art est l'un des plus importants problèmes de l'activité créatrice des compositeurs soviétiques. Être lié à son peuple, puiser dans les sources intarissables de son art, exprimer ses intérêts essentiels, n'est-ce pas le but suprême de tout artiste véritable ?

Pour essayer de définir ma conception du caractère populaire de l'art, je dois me tourner vers ma vie de musicien, vers les nombreuses impressions artistiques de mon enfance et de mon adolescence. J'ai grandi dans une atmosphère de très riche folklore musical ; la vie du peuple, ses fêtes, ses coutumes, ses joies et ses malheurs, le pittoresque des mélodies arméniennes, azerbaïdjanaises et géorgiennes, interprétées par les chanteurs et musiciens populaires : tout ceci m'a profondément marqué. Ce sont ces impressions qui ont déterminé les bases de ma pensée musicale et rendu possible mon éducation de compositeur. Elles ont servi de point d'appui à mon individualité artistique, que devaient former ensuite des années d'études et d'activité créatrice. Quelles qu'aient pu être les modifications ou l'amélioration de mes goûts musicaux l'empreinte initiale reçue dès l'enfance demeure la base de mon œuvre.

Le peuple crée le langage musical, il est la source de cette originalité, qui ne se retrouve nulle part ailleurs et qui quelquefois est indéfinissable, de la structure de l'intonation qui permet de distinguer infailliblement l'appartenance nationale de telle ou telle œuvre musicale. Au long des siècles, les peuples de l'univers ont créé des milliers, des dizaines de milliers de merveilleuses mélodies : ces mélodies expriment non seulement les sentiments et les pensées de nombreuses générations de simples gens, mais elles définissent aussi la variété infinie des formes, des genres,

des styles d'art national de chaque pays. Le compositeur professionnel est l'héritier légitime de toute cette immense richesse, et non seulement l'héritier, mais aussi le maître. Un artiste honnête et sincère, qui veut exprimer d'une façon juste la réalité, peut et doit puiser largement dans le puissant torrent des mélodies populaires. Il doit le considérer comme un matériau précieux pour la création de nouvelles valeurs de ses propres images. Le monde infiniment riche et varié des chansons populaires ouvre au compositeur un champ d'activité immense.

Il serait injuste de rejeter la méthode des compositeurs qui introduisent dans leurs œuvres d authentiques chansons populaires en certaines circonstances. Nous savons que les classiques russes ont largement utilisé ce procédé. Il peut être extrêmement fécond de respecter la mélodie populaire, laissant le thème intact et s'efforçant de l'enrichir par l'harmonie et la polyphonie, de l'élargir et de renforcer son caractère expressif grâce à une orchestration colorée. Dans certaines de mes œuvres, j'ai souvent appliqué cette méthode.

Mais je préfère l'utilisation audacieuse, créatrice, de la mélodie populaire. Dans ce cas, guidé par son sujet et son sens artistique, le compositeur se sert de la mélodie populaire comme d'une graine féconde, comme de la cellule d'intonation initiale qu'on peut librement et hardiment développer, transformer et enrichir.

Les classiques ont beaucoup utilisé cette méthode également : souvenons-nous de nombreuses pages très belles de Glinka, Borodine, Moussorgski, Tchaïkovski. Ainsi, à partir d'un thème populaire, de ses tournures caractéristiques, le compositeur crée une mélodie nouvelle qui lui appartient. Mais pour éviter des erreurs grossières, pour ne pas déformer l'esprit même de la mélodie populaire, le compositeur doit connaître et aimer les chants de son peuple ; il doit bien comprendre et sentir le style et le caractère national de la musique.

C'est précisément cette méthode d'utilisation libre des mélodies populaires que j'admire dans les chefs-d'œuvre de la musique russe classique ; moi-même je m'y suis efforcé à maintes reprises en cherchant à utiliser dans mes œuvres l'expérience des grands, maîtres du passé. Afin d'expliquer ma pensée, je me permettrai de citer deux exemples de ma pratique de création.

Dans « Suite de danses », j'ai utilisé plusieurs mélodies populaires arméniennes authentiques. En me servant de la mélodie populaire comme d'une base, j'ai développé l'une ou l'autre image mélodique ou rythmique de l'original, en lui adjoignant des couches superposées de motifs indépendants, d'échos, de coloris harmonieux. Cela a eu pour résultat l'apparition de mélodies et de rythmes qualitativement nouveaux qui, cependant, j'en suis convaincu, ne sont nullement en contradiction avec les éléments populaires de la musique arménienne.

Le deuxième exemple est fourni par le thème principal de la deuxième partie de mon concerto pour piano. J'ai créé ce thème de chanson lyrique par une modification profonde d'une mélodie populaire. C'était une chanson orientale urbaine, assez légère, que j'ai entendue autrefois à Tbilissi et que tous les habitants de la Transcaucasie connaissent bien.

En repensant radicalement cette mélodie, en l'élargissant et en la développant sensiblement, j'en suis arrivé à mon propre thème.

Fait curieux, même les musiciens géorgiens et arméniens avec lesquels j'ai pu m'entretenir n'ont pas reconnu dans ce thème son origine populaire, bien qu'une analyse élémentaire démontre la communauté d'intonation de ces deux mélodies.

On peut également modifier ou repenser la musique populaire en changeant son rythme, en enrichissant son timbre.

Les mélodies populaires ont toujours été et sont encore pour moi une source importante de matériau thématique. « Tamisés », selon l'expression d'Assafiev, par la conscience du compositeur, ces thèmes forment un nouvel alliage de rythmes et d'intonations, nécessaire pour exprimer les nouvelles idées, les nouveaux rythmes et notre époque socialiste.

Il va de soi que ce n'est pas la seule mélodie d'assimilation des mélodies nationales. Dans la plupart de mes œuvres je me suis efforcé de créer des matériaux thématiques sans recourir à des emprunts concrets. Je rappellerai ici deux de mes symphonies, les concerto pour violon et violoncelle et le « Poème à Staline ». Presque tous les thèmes y sont originaux : ils ne sont pas liés à des mélodies populaires définies. Toutefois, à mon avis, les thèmes de ces œuvres sont proches des chants et danses populaires arméniens, l'esprit de la musique nationale y est conservé.

Il arrive parfois également que d'importants fragments de musique originale, personnelle, sont mêlés aux thèmes et aux refrains populaires. Ces refrains apparaissent quelquefois inconsciemment comme l'écho de mélodies entendues autrefois et enfouies dans la mémoire de l'auteur.

Il convient d'attacher une importance particulière à la couleur harmonique de la mélodie populaire ; c'est là une des plus importantes manifestations de l'oreille du compositeur. La structure interne des accords de chacune des mélodies populaires doit être parfaitement comprise.

Combien l'oreille sensible à la musique populaire est déchirée en écoutant les arrangements de mélodies orientales faits par certains musicâtres qui leur ont imposé le lit de Procuste d'un schéma harmonique scolastique et abstrait ! Il en va de même parfois pour les thèmes populaires russes déformés par des harmonisations arbitraires.

Dans mes expériences personnelles de recherche sur le caractère national des harmonies il m'est arrivé plus d'une fois de partir de la représentation auditive de la tonalité concrète des instruments populaires à structure particulière et de l'échelle harmonique qui en découle. J'aime beaucoup, par exemple, la tonalité du tar, dont les virtuoses savent tirer des harmonies d'une beauté surprenante et profondément émouvante ; elles ont un sens caché, propre ; elles obéissent à des lois à elles.

Pour atteindre le fond du problème qui nous occupe j'ai tout naturellement recouru à ma propre expérience de la composition. Or, cette expérience me dit tout ce que je dois à ma culture musicale populaire arménienne, comme à celle d'autres peuples de la Transcaucasie.

Tout ce qui vient d'être dit n'éclaire, dans une certaine mesure, qu'un côté du problème, à savoir la forme nationale de l'art. Toutefois la notion de caractère populaire est, bien entendu, beaucoup plus vaste et ne comprend pas que des questions de forme. Car celle-ci peut recouvrir les contenus idéologiques les plus divers. Nous connaissons des exemples d'interprétation étroite, bornée, de la forme nationale ou le compositeur, à la recherche des caractères purement nationaux de la mélodie, du ton et du rythme, oublie tout ce que l'époque socialiste apporte à la musique populaire. Cette interprétation du caractère populaire, étroite et fautive, est fondamentalement éloignée de la nôtre.

Le caractère populaire de l'art dépend essentiellement de son contenu d'idées, de ses liens avec les aspirations progressistes du peuple, de son orientation démocratique, de son accessibilité et de sa large diffusion. Je voudrais citer ici les remarquables lignes de Biéliniski sur Gogol : « Le caractère populaire n'est pas une qualité d'une œuvre réellement artistique, mais sa condition nécessaire, si on entend par là la représentation fidèle des mœurs, usage et caractères de tel ou tel peuple, de tel ou tel pays. La vie de chaque peuple se manifeste sous ses formes propres, particulières ; par conséquent si l'image de la vie est fidèle, elle est nationale ».

On touche ici au problème le plus important : celui de la vérité de l'expression artistique reflétant la réalité émouvante et vivante. Une œuvre d'art authentique exprime toujours fidèlement l'image de la vie, elle transmet avec précision et profondeur les sentiments des masses populaires, la spontanéité du caractère national.

L'artiste est le porte-parole de son peuple, il exprime les idées et les sentiments nationaux. Nous connaissons pourtant beaucoup d'exemples d'artistes ayant exprimé de façon remarquable non seulement la vie de leur propre pays mais aussi celle des autres peuples. Il suffit de rappeler certaines pages admirables de la musique russe, comme la « Jota argonaise et La Nuit à Madrid » de Glinka, le « Capriccio italien » de Tchaïkovski, le « Capriccio espagnol » de Rimski-Korsakov ; ou encore la profonde compréhension de la musique orientale par les compositeurs classiques russes. Ne ressentons-nous pas, n'entendons-nous pas dans ces œuvres le caractère populaire, la vie populaire, les caractères des hommes, la nature, enfin, l'originalité inégalée de la musique de ces pays ?

Néanmoins, toutes ces œuvres, créées par des compositeurs russes, ne perdent pas les traits essentiels qui permettent de percevoir leur origine russe. C'est de la musique russe sur l'Orient, sur l'Espagne, sur l'Italie, etc...

Pouvons-nous étudier le devenir de la culture musicale nationale d'un peuple indépendamment de la culture musicale des autres

peuples frères, en faisant abstraction des liens et de l'action réciproque de ces phénomènes sociaux et artistiques au cours de l'histoire ? Il me semble que dans la musique ces liens et ces influences réciproques se manifestent avec beaucoup plus de force et d'éclat que dans tous les autres arts. Cela s'explique, de toute évidence, par la spécificité même du langage musical, commun à sa base à de nombreux peuples du monde. Je crois donc que ceux qui veulent, coûte que coûte, défendre « l'inviolabilité » de leur culture musicale nationale se trompent profondément, en s'efforçant de la protéger de l'influence exercée par les cultures nationales des peuples soviétiques frères, de la préserver de la pénétration de nouvelles influences progressistes, pour la seule raison que ces influences proviennent d'un autre peuple. Ces tendances restrictives conduisent non seulement à emprisonner l'art national dans les limites d'une seule culture, mais souvent à de graves erreurs de caractère chauvin.

A mon avis, notre attitude à l'égard du problème de l'influence mutuelle exercée par les diverses cultures nationales doit être déterminée par un seul critère, à savoir : cette influence est-elle progressiste, marque-t-elle un mouvement en avant, enrichit-elle la culture musicale du peuple donné, en lui apportant l'idéologie socialiste, l'orientation démocratique de son contenu et de sa forme ?

Pour revenir à ma propre biographie, je ne peux pas taire l'énorme et bienfaisante influence exercée sur mon œuvre par la grande culture du peuple russe et, en particulier, par la musique de Glinka, Borodine, Rimski-Korsakov et Tchaïkovski. J'ai commencé très tard à étudier la musique, très tard aussi j'ai fait la connaissance de la musique classique de Russie et d'Europe occidentale. Toute l'expérience auditive que j'ai accumulée inconsciemment pendant mon enfance, était étroitement liée à la musique des peuples de Transcaucasie. Soudain ici, à Moscou, s'ouvrirent à moi de nouveaux horizons musicaux, de nouvelles formes et possibilités de conception artistique et de représentation de la vie.

Je me rappelle à quel point je fus bouleversé par ces nouvelles impressions. Mon oreille, formée par la musique orientale, mes idées musicales déterminées par la structure des intonations des peuples de Transcaucasie n'ont pu « s'adapter » immédiatement à la perception d'un monde musical nouveau : le monde majestueux et puissant de la musique russe.

L'éminent compositeur russe, Nicolas Iakovlevitch Miaskovski, mon inoubliable maître, a, avec une délicatesse extraordinaire et une compréhension profonde, orienté ma pensée vers la connaissance de toute la richesse de la musique classique russe, et occidentale, vers l'assimilation de l'art professionnel de la composition. Il n'a pas cherché à violer ou à changer le sens très vif de la musique populaire dont j'étais imprégné depuis l'enfance. Au contraire, il a préservé par tous les moyens mon sens de l'orientation dans le domaine du ton, de l'intonation et du rythme de la musique orientale.

L'influence de l'école classique russe sur le développement de l'œuvre de tous les compositeurs de nos républiques nationales sœurs et des pays de démocratie populaire est profondément progressiste.

Il suffit de citer à titre d'exemple l'expérience des compositeurs de l'Azerbaïdjan qui ont créé en quelque vingt ou trente années une école nationale extrêmement intéressante, riche en admirables talents. Une aussi brillante pléiade de jeunes compositeurs aurait-elle pu surgir sans l'aide et la direction de la culture musicale russe d'avant-garde ? Il faut donc proclamer bien haut ces influences progressistes, car elles ne diminuent nullement la valeur de la culture populaire azerbaïdjanaise, riche et originale, ni les mérites de ses représentants les plus éminents, comme l'admirable compositeur Ouzéir Hadjibekov, fondateur de l'opéra azerbaïdjanais. On peut en dire autant de la musique de nombreuses autres républiques soviétiques, où s'épanouit avec éclat un art nouveau, national par la forme, socialiste par le contenu.

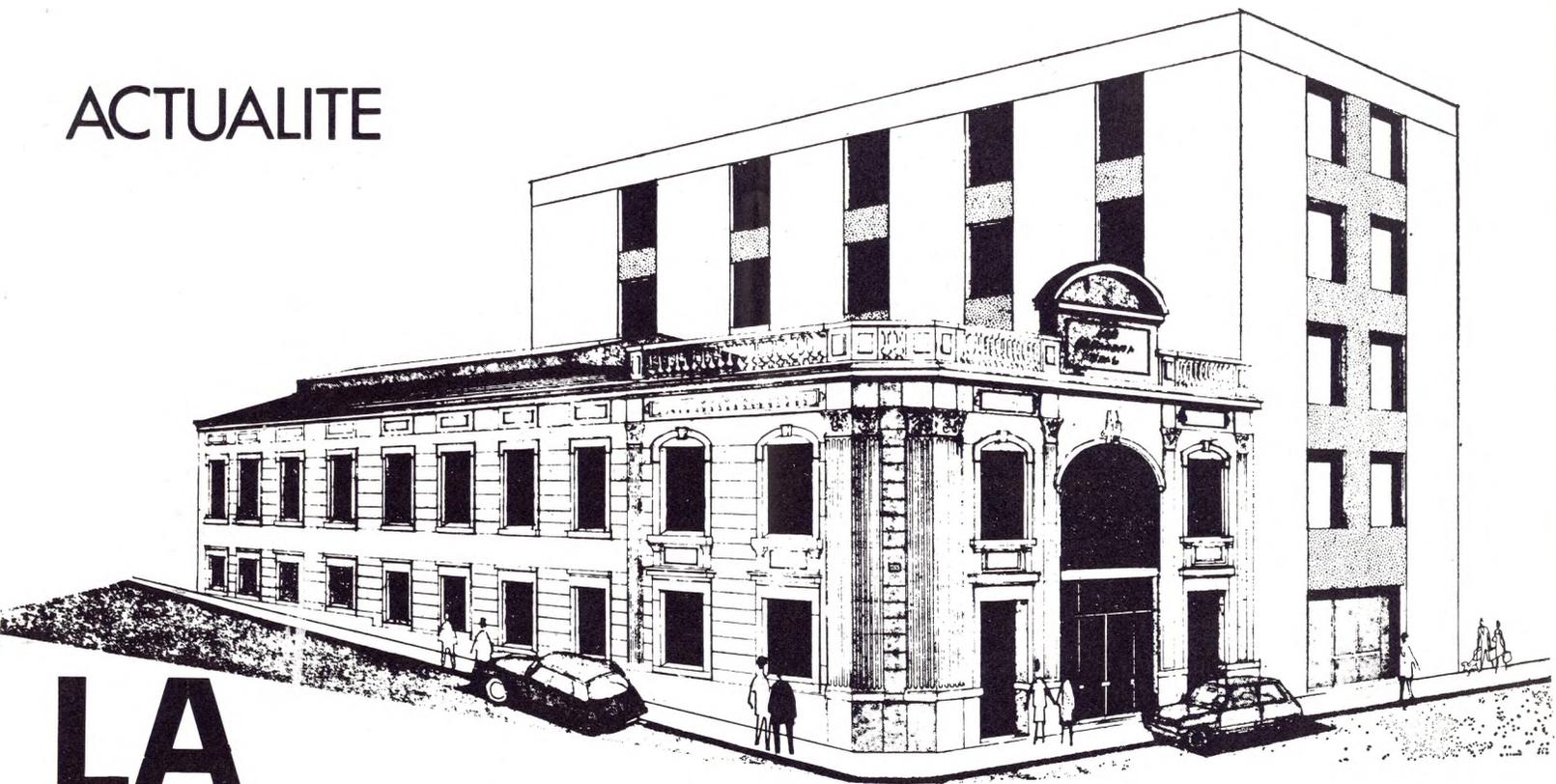
Nous, compositeurs soviétiques, nous possédons un auditoire dont les compositeurs des temps passés ne pouvaient que rêver. La musique soviétique doit être digne de ce magnifique auditoire. Et c'est en cela que réside en fin de compte le problème du caractère populaire.

«Kak ia ponimaiou narodnost v mouzyke » dans « Sovietskaia mouzyka », 1952, 5, 39-43.

Traduit par E. Chaclis.

(En fond : partition du concerto pour violon. Extraits)

Fonds A.R.A.M.



LA MAISON DE LA CULTURE: oui, mais...

Enfin! Le 23 février les bétonneuses sont entrées en action. Les 12-14 de la rue Saint-Bazile à Marseille se sont transformés en un chantier animé, après s'être assoupis pendant trois ans dans une triste léthargie.

Enfin! La Maison de la Culture Arménienne va voir le jour. Depuis son achat en 1971, beaucoup d'Arméniens de la région considèrent sa réalisation comme un élément essentiel pour la vie de la communauté. Ils ont raison, je crois.

NECESSITE D'UNE MAISON DE LA CULTURE

En effet, dans toute la diapora les communautés arméniennes sont dispersées dans des villes ravagées par la civilisation industrielle. La survivance d'une vie interne spécifique est pratiquement illusoire dans l'incohérente organisation des cités modernes, dans la mesure où même les habitants traditionnels ne trouvent pas de supports adaptés à leurs besoins.

La manifestation d'une certaine

vie arménienne n'est actuellement due qu'à l'activité de groupuscules ou de quelques individualités. Les motivations sont diverses. Peu importe. De toutes manières ces convulsions ne sauraient être l'expression d'une masse de 60.000 unités.

Que manque-t-il pour qu'une telle expression se manifeste? Une volonté commune, une prise de conscience. Oui, sans doute. Mais surtout un cadre susceptible d'accueillir ou d'engendrer cette volonté, cette prise de conscience. Un cadre où les Arméniens, malgré toutes leurs divergences superficielles, redécouvrent qu'ils sont un groupe homogène: une ethnie. Un groupe a besoin, pour assurer sa cohésion, d'une enveloppe lui permettant, d'une part de se protéger des agressions extérieures qui font tendre à l'assimilation, d'autre part de délimiter un espace où puisse s'instaurer une structure de vie.

La Maison de la Culture Arménienne doit être un maillon de ce cadre, doit être cette enveloppe..

La M.C.A. peut être cet élément revitalisateur d'une masse jusqu'alors anonyme.

LE PROJET

L'aménagement de cette M.C.A. a donc commencé. En quoi consiste-t-il? Des plans précis de construction ont été établis. Leur analyse est très simple: le bâtiment principal existant est conservé dans ses grandes lignes; l'annexe contiguë remplacée par un immeuble de quatre étages. Une perspective de l'ensemble a été dessinée. Elle est très révélatrice de l'aspect futur de l'édifice: un monument coiffé de multiples modénatures est dominé par une construction du plus pur style H.L.M. Autrement dit, deux langages architecturaux très différents pour un même objet. Mais où est donc cette image extérieure, homogène et caractéristique, nécessaire à l'identification de la M.C.A. et qui permettrait un rayonnement sur l'ensemble de la ville? Apparemment seule la plaque surmontant la boîte aux lettres permettra de savoir

que notre maison est là. C'est peu. Mais il est vrai que pour ce que je considérais plus haut comme une enveloppe, l'important est plus l'espace intérieur créé que la façade.

A l'examen des plans qui ont été adoptés (par qui ?), il est très difficile de parler d'espace intérieur. Il serait plus juste d'appeler tout cela : « accumulation de locaux de dimensions diverses et de forme générale identique ». L'immeuble est organisé autour d'une cage d'escalier en couloirs et petites pièces. Les liaisons sont non seulement difficiles, mais encore désagréables et jamais spontanées. Appuyés sur une organisation figée et directive, les espaces n'ont aucune caractérisation. Cet aspect de construction définitive est regrettable : aucune recherche de flexibilité n'apparaît ; une quelconque évolution dans le temps est impossible ; les termes

d'élasticité, de mobilité ne semblent pas avoir été envisagés. Et si en dix ou quinze ans les besoins de la communauté, ou même ses désirs, évoluent ? Va-t-on tout démolir ?

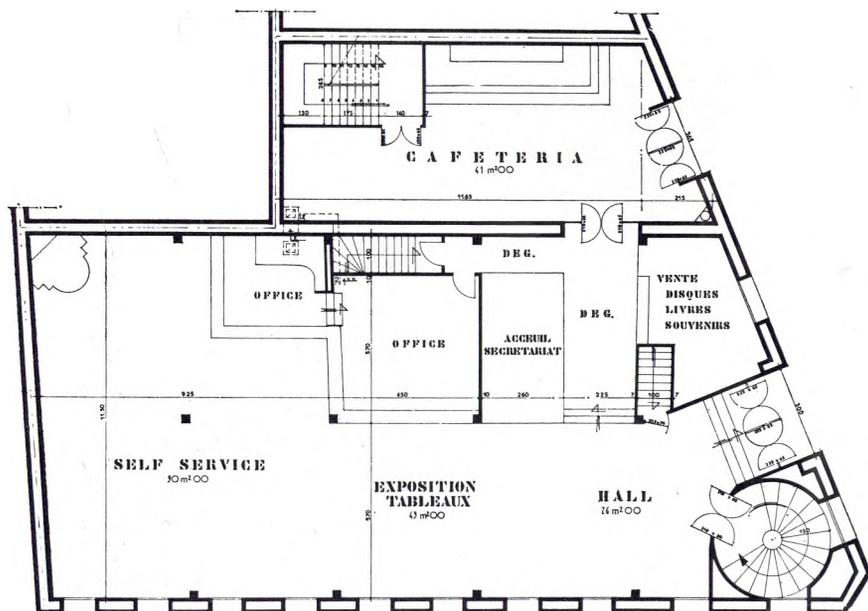
Cet immeuble aurait dû être un lieu abritant toutes formes d'activités hétérogènes, un outil répondant à de multiples fonctions, une machine capable de développements infinis dans toutes sortes de directions.

Tout cet amalgame d'angles droits est contestable, mais conforme à la réalité : les grandes sociétés capitalistes ont leurs multiples tours-bureaux, il fallait bien que la bourgeoisie arménienne s'offre un petit quatre étages !

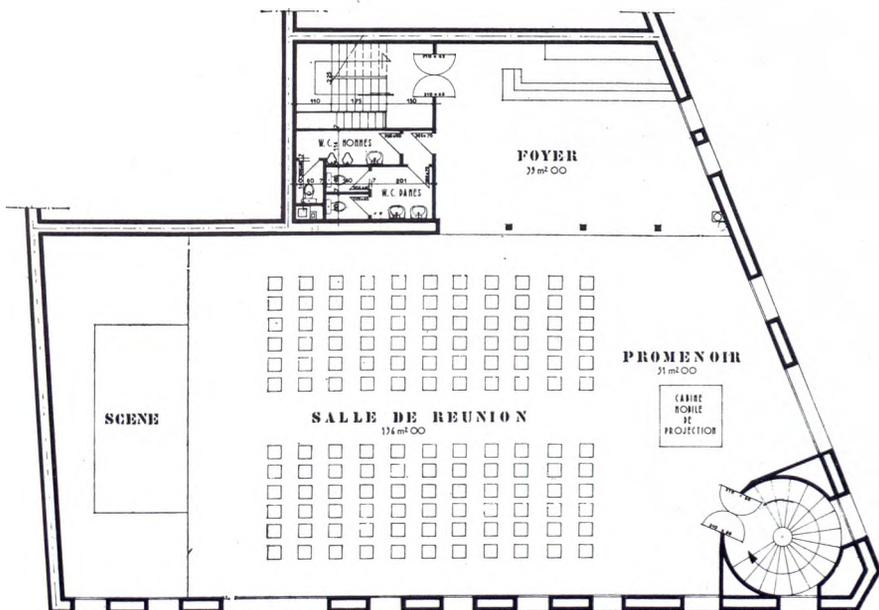
Pour ce qui est du bâtiment existant, deux plans d'environ 250 m² se superposent, l'un pour une grande

salle, l'autre pour un snack. Car des affectations ont été données à tous ces locaux. On a choisi un certain nombre de mots : salle polyvalente, cafétéria, discothèque, bureaux, bibliothèque... et on a mis ces mots dans des pièces. Un puzzle grande échelle en quelque sorte. L'utilisation de ces prétendues activités, images d'une société décadente, que l'on retrouve un peu partout en France dans les soi-disant centres culturels, montre une nouvelle fois que l'Arménien a oublié sa qualité principale : celle de novateur.

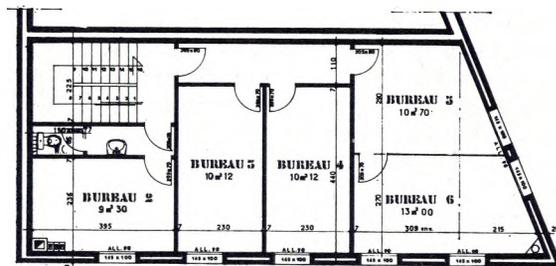
Un calcul très simple montre à quel point nous sommes assimilés à cette désastreuse société de « consommation » : cafétéria 41 m² + snack 90 m² + foyer 39 m², cela donne 170 m² ; bibliothèque 14 m² + discothèque 11 m², soit 25 m². La comparaison est révélatrice. Il semble donc que les Armé-



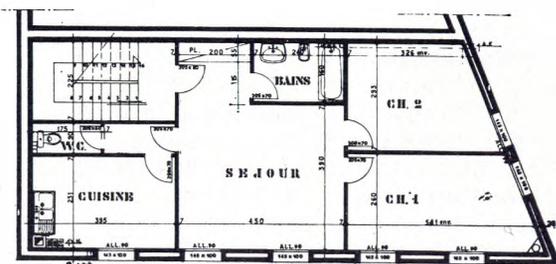
Rez de Chaussée



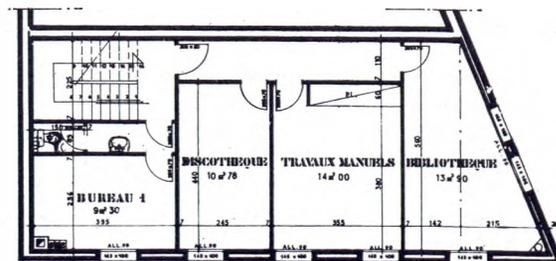
Premier étage



2^e étage. composé de bureaux qui seront mis à la disposition de toutes les Associations Arméniennes de Marseille.



3^e étage. Un logement de fonction de type T 3 confort



4^e étage. composé d'un bureau d'une bibliothèque, d'une discothèque et d'une salle de travaux manuels.

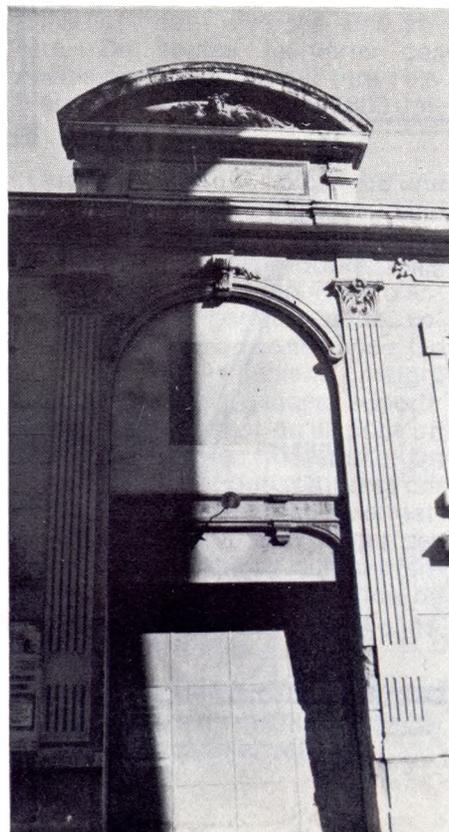


niens ne puissent retrouver leur spécificité qu'autour d'un verre. Cette perspective est attristante.

De plus, même la réalisation matérielle de ces volontés ne semble pas satisfaisante. A cet égard l'aspect de la grande salle est très caractéristique. Cette séparation archaïque entre émetteur (« les artistes ») et récepteurs (« les spectateurs »), rend quasi impossible de bons échanges. Après tout un tel espace doit être un forum où puissent s'établir spontanément de multiples relations entre les participants. C'est à cette condition que l'on pourra envisager une évolution bénéfique pour tous. D'autre part, le choix très conventionnel du mobilier (chaises...) ne préfigure pas de grandes possibilités futures. On pourrait penser à un équipement support, permanent mais léger (à l'instar des trous qui sur la place du marché reçoivent les structures démontables des auvents et étales) et à la création d'un matériel modulaire permettant l'assemblage d'abris, kiosques, panneaux d'exposition, gradins, podiums, écrans de projection... Une alternance de lieux ouverts et lieux fermés aurait pu créer un parcours intérieur, aboutissant, pourquoi pas, à la toiture aménagée en jardin, solarium ou théâtre (la terrasse de l'Unité d'Habitation Le Corbusier à Marseille est pour l'initiative un très bon exemple, bien que le résultat en soit décevant).

LE PROGRAMME...

De toute manière ces hypothèses devraient apparaître dans le programme soumis aux architectes. Ce programme étant le reflet de la volonté des promoteurs, née d'une analyse des différentes composantes de la communauté arménienne. On peut penser à une analyse sociologique des Arméniens, avec ses variantes selon les catégories d'âge. Cela permettrait d'esquisser certaines règles d'organisation



spatiale, sans doute en divergence avec les normes en vigueur dans la société française actuelle.

Une consultation de toutes les associations arméniennes était aussi nécessaire. Ne serait-ce qu'à des fins purement matérielles : la création d'un certain nombre de locaux très précisément agencés, répondant à des critères techniques propres aux activités prévues.

Mais, ne rêvons pas. Un tel programme n'existe pas. De l'aveu même des responsables, les architectes n'ont travaillé que sur la base d'une vague discussion (entre qui ?), durant laquelle des hypothèses ont été émises, intuitivement semble-t-il. C'est grave. Imaginez que le Ministère de la Santé décide la construction d'un hôpital, sans connaître le nombre de lits nécessaires, ou sans consulter des médecins susceptibles de définir les contraintes imposées pour les blocs opératoires par exemple. Incohérent, n'est-ce pas ? Alors la conception de notre M.C.A., aussi, est incohérente.

CONFIANCE EN LA JEUNESSE

Dans l'ensemble, ce projet d'aménagement de la M.C.A. se caractérise par l'étonnant manque d'imagination qui le parcourt. C'est la conséquence d'un travail mené par quelques-uns, s'abstenant de consulter le plus grand nombre. C'est l'habitude des « grands penseurs Arméniens » qui, oubliant leur incompétence, préconisent le « n'importe quoi », « n'importe comment ». Le suprême alibi étant qu'un certain travail aura été fait. Tant pis si, réflexion faite, ce travail est contraire aux objectifs définis au préalable.

L'imagination, il est vrai, est une qualité première de la jeunesse. Et jamais la jeunesse n'est intervenue dans la phase conceptuelle de ce projet. C'est dommage. Pour être juste, il faut toutefois préciser qu'un groupement de jeunes a été récemment réuni à propos de la M.C.A. On lui a suggéré de réfléchir sur la décoration future des tristes locaux standardisés. C'est désolant. Pourquoi ce besoin de décoration ? Tout simplement pour créer une image falsifiée, prétendue agréable, d'un contenu architectural inexistant.

Non ! La jeunesse ne se satisfait pas d'apparats.

Mais que l'on n'ait aucune crainte. Elle ne se contentera pas de critiques. Sa bonne volonté se manifesterà toujours. La jeunesse arménienne fera tout ce qui est en son pouvoir, pour qu'aux 12 et 14 de la rue Saint-Bazile ne s'édifie pas le Tombeau de la Culture Arménienne.

Varoujan Arzoumanian

Fonds A.R.A.M



par Ohan HEKIMIAN

DEMOCRATISATION DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ARMENIEN

Une sollicitation à la nouvelle génération

Je tiens à remercier publiquement toutes les marques de sympathie. Notre revue a été très bien accueillie. Nous nous en réjouissons.

Effectivement, il nous faudra beaucoup de courage et de persévérance pour mener à bien notre mission qui est essentiellement la diffusion de l'histoire, de la littérature et la culture arménienne, et à assumer cette lourde responsabilité que nous venons de nous imposer. C'était une nécessité impérieuse.

Certes, quelques hirondelles ne font pas le printemps. Il appartient à la nouvelle génération de contribuer volontairement au maintien de notre communauté basée sur la pratique de notre langue maternelle et à démocratiser son enseignement susceptible d'être

Très Chers Compatriotes,

Tout d'abord je vous remercie au nom de toute la jeunesse arménienne de France pour votre œuvre en vous souhaitant Bonne Chance et une très longue vie au journal ARMENIA.

Je me nomme S.S...., j'ai 15 ans et je suis étudiant. Je me sens profondément arménien. Je fais partie de l'église arménienne et je suis très attaché à notre peuple et à notre civilisation. C'est pour cela que je vous écris. Vous trouverez joint à ma lettre, un article sur la visite du Patriarche de Constantinople Sa Béatitudo Chnork Kaloustian et que vous pourrez faire paraître si votre revue le désire. Nous attendons avec impatience votre numéro de janvier. A bientôt.

Recevez mes très respectueuses salutations. Merci encore pour votre dévouement à la Cause Arménienne.

(Signé en écriture arménienne)

Visite de Monseigneur Chnork KALOUSTIAN, Patriarche Arménien de Constantinople à la Communauté arménienne de LYON.

Dimanche 24 novembre 1974.

La Communauté arménienne est en effervescence, c'est en effet aujourd'hui qu'elle accueille le quatrième Dignitaire de l'Eglise Arménienne.

A l'Eglise Sourp Agop, 295, rue Boileau (3e), depuis 9 h, on prie et on chante les charagans avec ferveur.

Aux côtés du Serpazan Haïr Kéram, responsable de l'Eglise arménienne de Lyon, Monseigneur Tavit Sahaguian (Genève) ex-archiprêtre de l'église de Lyon. Les pères Der Tholkom, Der Ohanés et le prêtre de la Paroisse de Décines. Mais on peut noter aussi

tre honoré par de nombreux compatriotes (et Français) de toutes conditions. Je préconise l'enseignement par CORRESPONDANCE qui représente des avantages énormes. Chacun de nous pourra organiser son emploi du temps. Les cours seront dispensés suivant les connaissances de chacun.

La nouvelle génération a le NOBLE DEVOIR d'être la GARANTE de l'existence de notre communauté. Sans langage cette garantie n'est plus assumée. D'ailleurs le langage est à la base de toute civilisation.

Nos Ancêtres ont donné leur vie. Ils ont été martyrisés, massacrés, déportés. Nous devons leur en être redevables, en employant un peu de notre temps, ne serait-ce que quelques heures par mois pour étudier notre Langue.

Je souhaiterais que le 24 avril 1975, en Honneur et en Hommage à leur mémoire, tous les Arméniens conversent en langue arménienne, pour prouver que le peuple vit avec sa langue. J'espère que ce souhait sera unanimement approuvé.

Au cours d'une émission de T.V., des jeunes Corses ont fait part publiquement que la langue Corse est leur langue maternelle et non le Français, et qu'ils désirent que son enseignement soit dispensé dans les écoles. La langue Corse, avec tous ses mérites, n'est pas à mon avis une langue internationale. Mais je laisse cela à votre réflexion.

Je pense que la nouvelle génération sera unanime pour déclarer que notre langue est belle, magnifique, délicieuse et pleine d'harmonie. Cherchons à l'entretenir parce que, elle, elle ne nous entretiendra pas.

En démocratisant l'enseignement, nous donnerons un nouvel Elan d'épanouissement à notre communauté. Elle est constituée par nous tous, sans exception, sans distinction. Tous égaux devant ELLE, nous sommes tous débiteurs envers ELLE. Nous lui devons honneur et respect.

Des Hommes mondialement connus et appréciés sont issus de notre communauté. C'est un honneur pour la nouvelle génération que d'appartenir à un peuple aussi prestigieux que le nôtre, qui a toujours œuvré pour le progrès de l'homme.

J'ai été très sensibilisé par le courrier d'un jeune lecteur de notre mensuel. Je le félicite publiquement en espérant que d'autres jeunes compatriotes suivront l'exemple. A vous, Chers lecteurs, lectrices de nous faire part de vos impressions.

Ci-dessous la reproduction de sa lettre et de son reportage.

la présence d'un prêtre catholique français représentant Monseigneur Renard, Archevêque de Lyon et le Président du Conseil Paroissial de l'Eglise grecque orthodoxe venu remercier le peuple arménien au nom du peuple grec pour son aide morale et pécuniaire, lors de l'affaire de Chypre et pour renforcer les liens qui existent déjà entre Arméniens et Grecs.

Donc, c'est avec la participation de ces illustres personnages et de la communauté entière que la messe est dite par Monseigneur Chnork, alors que les choristes de la chorale Gomidas interprètent de façon remarquable tous nos chants liturgiques magnifiques et que le monde nous envie. La foule prie avec ferveur, les vieilles femmes s'inclinent jusqu'à terre pour se signer et sur le passage du patriarche les fidèles sortent dans les couloirs pour pouvoir le saluer et baiser sa croix, les archiprêtres tiennent de chaque côté son manteau de brocart. Il est impossible de trouver une foi aussi grande que celle du peuple arménien, beaucoup pleurent, c'est une atmosphère irréaliste, on se croit porté au plus haut des cieux. Dans son sermon, sa Béatitudo remercie les fidèles et leur transmet un message de S.S. VAZKEN 1^o Catholicos de tous les Arméniens. Un message dans lequel Sa Sainteté exprime son espoir en la résurrection du peuple arménien et de l'Arménie et dans lequel il nous demande de nous unir et de former qu'un seul peuple, mais aussi de développer nos écoles de par le monde entier.

Puis le patriarche nous parle de la vie des Arméniens de Turquie dont il nous transmet les salutations fraternelles.

Après la messe, il reçoit tous ceux qui veulent l'entretenir de choses et d'autres. Beaucoup d'Arméniens de Turquie vont le trouver afin de demander des nouvelles, d'un frère, d'un parent ou d'un ami resté là-bas.

Ce fut une date inoubliable. Après avoir reçu le très Saint Catholicos quelques années auparavant, la Communauté arménienne a reçu dignement le Patriarche de Constantinople, qui, nous l'espérons, gardera un bon souvenir de notre colonie.

A Sa Béatitudo, nous disons, Bonne Chance, Bon retour et que Dieu vous assiste dans cette rude tâche que celle de préserver le peuple arménien de l'oubli par vos écoles et vos églises.

FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf. meubles 1966/1967/1969



ENSEMBLE DIRECTOIRE. MERISIER MASSIF.

4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M